

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
livres

librairie
HERMÈS

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
Outremont, Montréal
tél.: 274-3669

Montréal, samedi 25 mars 1989

Le 10e Salon du livre de l'Outaouais Une fête culturelle pour 40,000 personnes

MARIE LAURIER

LA VILLE de Hull est en fête: tout est prêt ou presque — la tradition veut que le décor du Palais des congrès reste une surprise jusqu'à la dernière minute — pour le 10e Salon du livre de l'Outaouais, un des plus dynamiques événements culturels du printemps au Québec, du 29 mars au 2 avril.

L'écrivain Yves Beauchemin, président d'honneur, confirmait mardi en conférence de presse à Hull ce diagnostic: « La réputation de votre salon est solidement établie et je constate une fois de plus, à en juger par le programme époustouflant et plantureux qu'il sera encore de qualité et d'un grand professionnalisme. »

L'auteur de *Juliette Pomerleau*, originaire de l'Abitibi, devait se réjouir de ce que les manifestations culturelles d'envergure ne soient pas l'apanage uniquement des grandes centres comme Montréal et Québec: « Le Salon du livre de l'Outaouais, comme le Festival du cinéma de Rouyn mobilisent les gens du milieu et des bénévoles qui donnent le meilleur d'eux-mêmes, ce qui n'est pas nécessairement le cas dans les grandes villes, plus anonymes. C'est réconfortant. »

Il n'en fallait pas moins pour gonfler d'orgueil les organisateurs, Roger Dufour en tête qui assure la présidence par intérim à la suite du décès récent de l'artisan du salon depuis dix ans, M. Jacques Poirier, à qui tous et chacun ont rendu hommage.

Mais c'est toute une armada de bénévoles qui seront de service pendant ces quatre jours de la fête du livre qui réunira pendant quatre jours les écrivains, les éditeurs, les libraires, les bibliothécaires dans 142

stands au Palais des congrès de Hull.

Pas moins de 350 activités sont prévues et les enfants seront particulièrement gâtés: on en attend 4,000 des écoles de la région de Hull et de l'Ontario — d'aussi loin que de Sudbury — pour profiter d'une « animation sur mesure » pour cette clientèle

scolaire qui constitue « une relève d'amour pour les livres ».

Ainsi l'« effet Pivo » agit aussi dans ce milieu: un nouveau concours de dictée a suscité beaucoup d'enthousiasme dans les écoles de l'Ouest québécois et de l'est du nord ontarien. Quelque 85 semi-finalistes — 70

Voir page D - 10 : Salon



L'affiche officielle du 10e Salon du livre de l'Outaouais est l'oeuvre de Nathalie Proulx, une étudiante de 17 ans, de Hawkesbury, Ontario. A gauche, la Place Yves-Thériault, lieu d'animation privilégié du Salon du livre de l'Outaouais qui se déroulera du 29 mars au 2 avril au Palais des congrès de Hull.

Lettres québécoises

Un livre construit comme un thriller mais dont la doublure de l'anecdote forme la véritable étoffe. C'est *Le sang de l'or* qu'a lu Jean-Roch Boivin.

Page D - 3

Giono ou Bach

Pour *L'homme qui plantait des arbres*, rien de trop beau. Un album de luxe de Gallimard et Lacombe, avec de nouvelles illustrations de Frédéric Back.

Page D - 3

L'aventure de la psychanalyse

Une entrevue avec le Dr René Major, un Québécois dont le nom est associé à l'introduction de la démocratie au sein des sociétés psychanalytiques françaises.

Page D - 6

Lettres étrangères

A l'est, filles et garçons ne demandent pas mieux que de pouvoir extérioriser leurs ambitions et leurs rêves. Alice Parizeau a lu *Avoir 20 ans à l'est*.

Page D - 8

Roger Fournier fait tout par instinct

FRANCE LAFUSTE

C'EST À PARIS que Roger Fournier a la révélation du métier d'écrivain. À Paris où il part en 1957 préparer un doctorat en lettres. C'était un prétexte, dit aujourd'hui dans un rire gouailleur le gars du Bas du Fleuve. « J'avais plutôt envie de réaliser des films que de plancher sur l'absurde dans le théâtre français de Jarry à nos jours. Parce que dans le tas, il y avait des pièces idiotes qui me faisaient bayer aux corneilles », dit-il, gentiment irrévérencieux. Le jeune homme de Saint-Anaclet, (près de Rimouski) se retrouve donc 3e assistant de Claude-Antoine Lara qui tourne à ce moment-là *Le Joueur* avec Gérard Philippe. Ce qui ne l'empêche pas de relire Zola et Malraux qui lui inspirent l'écriture d'un premier roman de retour à Montréal. Ce sera *Inutile et adorable* publié comme les six autres au Cercle du livre de France.

Les critiques l'étrilleront pour sa truculence qualifiée de pornographique. Cette réputation amuse cet homme de 60 ans, oeil bleu rieur, mine joviale, tour à tour pagaillieur et sérieux. À vrai dire, il ne se sentira vraiment écrivain et fier de l'être qu'après avoir publié *Moi mon corps mon âme Montréal*, *Les cornes sacrées*, *Le cercle des arènes*. « Quand j'ai attaqué les grands thèmes mythiques, j'ai eu la certitude d'être un écrivain. Jusque-là, je disais toujours que j'étais réalisateur et aussi écrivain, à mes heures perdues, comme si je ne voulais pas m'afficher, par peur ou par pudeur. » Et, comme on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même, Roger Fournier a repris la trame de certains de ses romans pour en faire des scénarios de films. Histoire de ne pas trop s'en éloigner.

Avec *Chair Satan*, son dernier roman, Roger Fournier a rompu les amarres. Peut-être même a-t-il été jusqu'au bout de son art. Dans cette histoire d'une initiation sexuelle, celle d'une adolescente témoin des expériences de sa mère sur le canapé, révélées par des écrits sulfureux retrouvés après son suicide, sexualité et mythologie s'entremêlent. Un roman écrit à la première personne et qui fait entendre les réflexions intra mu-



Roger Fournier

ros d'une adolescente qui, après avoir rejeté sa mère, s'identifiera totalement à elle. Roman d'initiation porté par l'érotisme, roman d'intellectuel aux fortes références classiques et mythologiques, quête spirituelle et métaphysique? Roger Fournier ne peut donner le ton. « Le danger, avance-t-il, c'est de n'y voir que de l'érotisme de bas étage. On me l'a effectivement reproché. En fait, je fais tout par instinct. Quand j'ai eu terminé d'écrire, je me suis dit que je représentais le mythe des cavernes et répondais ainsi à la question de savoir si Thésée avait tué le minotaure dans le labyrinthe. En fait, le minotaure, dans *Chair Satan*, c'est l'ex-ami de la mère devenu l'amant de la fille, symbole de son côté négatif. Pour se libérer de ce monstre, il

lui faut le tuer. » Mais *Chair Satan* c'est aussi une histoire d'amour entre une fille et sa mère, tient-il à ajouter. Les descriptions carrément pornos dans tout ça? Pour Roger Fournier, elles appartiennent à un écrivain qui estime ne devoir jamais reculer ni calculer quand elles servent le propos ou entrent dans la logique du personnage. Mais elles sont aussi l'expression d'une forte sensualité, encline à toucher tout ce qui lui passe entre les mains. À l'image du médecin de campagne d'autrefois qu'il aurait aimé être, « expert de la palpation sans son arsenal d'instruments. »

La mythologie, le paganisme triomphant, l'amour de la chair, Roger Fournier les a déjà célébrés dans *Moi mon corps mon âme Montréal* ou encore *Les cornes sacrées*, et il compte bien continuer avec *Danse éternelle*, son prochain roman. « Je suis fasciné par la dualité de l'être humain partagé entre ses aspirations d'une intelligence pure proche du divin et la trivialité de la chair. » Et Roger Fournier, l'homme de lettres, d'évoquer les crimes de Gilles de Ray, cet être monstrueux qui pleurerait d'émotion quand les chorales chantaient des chants grégoriens ou encore des souvenirs de textes anciens où le diable y est dit frère de Dieu.

Autre thème de prédilection? L'amour filial: Dans un film réalisé pour la télévision, il évoque l'inceste dans la vie d'une psychologue de 50 ans qui, au fil de son rajeunissement tous les 10 ans, revit des scènes d'amour avec son père, dans *Pour l'amour de Sawinne*, un roman de 84 dont il est en train de rédiger le scénario pour une coproduction en six épisodes avec la Belgique et la France, il met en scène un père fou de rage quand il découvre sa fille de 18 ans dans les bras de son oncle. « Je pense que les hommes sont amoureux de leur fille. Il y a bien des choses qu'on vit sans savoir. Peut-on trop aimer ses parents? Jusqu'où cet amour peut-il aller? »

Indifférent ou désabusé, Roger Fournier le redevient quand la conversation aborde la politique. Son roman ne commence-t-il pas en 76 au début du grand rêve péquiste et ne se termine-t-il pas en 80 avec l'annonce du NON fatal? Prétexte là aussi: « Ça permet à Marie-Hélène, la mère, de dire son

Voir page D - 10 : Fournier

Nulle part au Texas

François Barcelo a écrit quatre romans, dont Agénor, Agénor, Agénor et Agénor. Il revient avec *L'aventure d'un Québécois dans Nulle part au Texas*, publié par Libre Expression. Voyons comment l'histoire commence...

FRANÇOIS BARCELO

UN TOUT PETIT CHEMIN de sable, quasiment invisible dans le sable environnant parce qu'à peine plus pâle, s'ouvrait au milieu des buissons, vers la mer. Pas la moindre affiche « Privé » ou « Défense d'entrer ». Pas même l'énigmatique avis « Posted » que les initiés savent interpréter comme « Défense de passer — et surtout de chasser ».

Il faisait chaud. Horriblement chaud, même en roulant

Voir page D - 10 : Texas

Le père séparé

Lise Turgeon

Être père quand même

UN LIVRE POUR LE PÈRE QUI VEUT RESTER
PÈRE APRÈS LA RUPTURE DU COUPLE...
POUR LA MÈRE QUI DÉSESPÈRE...
ET POUR LES ENFANTS QUI SOUFFRENT...

Stanké
PARCOURS

172 pages 14,95\$ EN VENTE PARTOUT

Les éditions internationales Alain Stanké, 2127, rue Guy, Montréal H3H 2L9 (514) 935-7452

Lecture au troisième degré

LE PLAISIR DE LIRE

CLANDESTIN
James Ellroy
traduit de l'américain
Paris, éditions Rivages
coll. « Thriller », 1988

SYLVIE MOISAN

LES ÉDITIONS Rivages semblent avoir décidé de publier l'oeuvre entière de James Ellroy, sans toutefois suivre l'ordre chronologique de leur écriture et de leur parution aux États-Unis. *Clandestin* est, en effet, le deuxième roman de l'auteur qui en a depuis écrit six autres. Ellroy a connu le succès dès son premier roman, bien que l'outrance de ses oeuvres, confinées pour certains à l'insanité, autant que sa personnalité un tantinet provocante lui aient amené quelques féroces détracteurs.

L'année dernière, la maison Rivages avait publié *Le Dahlia noir*, peu de temps après sa sortie aux États-Unis. Ce roman, écrit à partir d'un fait réel, était rempli d'une violence et d'une cruauté presque hallucinantes. Ellroy y racontait l'histoire d'une jeune starlette qu'on retrouva en 1947 dans un terrain vague, mutilée atrocement et coupée en deux à la taille. Elle avait été torturée pendant des jours. Celui qui se surnomme lui-même « le loup-garou du polar » ou encore « le chien enragé de la littérature américaine » avait donné là sa pleine mesure en écrivant un livre où la noirceur atteignait son paroxysme, à tel point que j'avais interrompu ma lecture après une cinquantaine de pages, incapable d'affronter les horreurs à venir de ce voyage au Jardin des supplices.

Ce n'est donc pas sans appréhension que j'ai commencé à lire *Clandestin*. Pourtant, à ma grande surprise, dès les premières pages j'ai

été séduit par l'écriture, intriguée par le ton et... envoûtée par l'histoire.

Freddy Underhill est un jeune agent de police, beau gosse, qui traîne le soir dans les bars à la recherche d'une jolie femme avec qui passer la nuit. C'est un « pur et un dur » qui travaille pour la police de Los Angeles. Bien que préoccupé de justice, il n'en oublie pas moins ses ambitions. Il veut devenir sergent et est prêt à tout pour y arriver. Une série de coïncidences le mettra sur la piste d'un assassin ayant à son actif le meurtre de plusieurs jeunes femmes. Sa dernière victime se trouve être justement une des conquêtes d'un soir de Freddy. À la fois pour venger la pauvre fille et dans l'espoir d'obtenir de l'avancement, il se lancera dans sa propre enquête, en dehors de ses heures de travail. Quand il sera sûr d'avoir trouvé le vrai coupable, il participera avec ses confrères à une opération « clandestine » ayant pour but de le capturer et de le faire avouer. Les moyens utilisés pour obtenir des aveux de Eddy, le présumé assassin, sont, c'est le moins qu'on puisse dire, tout à fait illégaux, ce qui nous vaudra quelques-unes des pages les plus violentes du récit. Eddy finira évidemment par avouer et sera officiellement arrêté. Freddy est fier d'avoir accompli son devoir et attend impatiemment sa promotion. Mais voilà qu'un témoin crédible se pointe avec un alibi solide pour Eddy, lequel se suicide en prison avant de savoir qu'il sera innocent. Quant à Freddy, il sera dégoûté. Amer et rongé par les remords, il mènera durant plusieurs années une vie rangée avec sa nouvelle femme. Mais, un jour, un nouveau crime se produira, en tous points semblable à ceux d'autrefois

et Freddy repartira en chasse, convaincu qu'il ne pourra vivre en paix tant qu'il n'aura pas éclairci l'affaire. Ce sera le début d'une série d'aventures à la fois passionnantes et terrifiantes qui provoqueront chez le lecteur les émotions les plus diverses, de la répugnance à l'angoisse, en passant par la colère et le désarroi.

Mais que diable peut bien avoir en tête un écrivain dont l'imaginaire est peuplé de meurtres, de viols, de tortures et qui prend plaisir à dévoiler ce que l'âme humaine a de plus sombre ? Où puise-t-il ces démentes histoires qui participent toutes d'une même obsession, celle de la mort violente et du crime sanglant ?

Il semble que l'oeuvre d'Ellroy trouve ses racines dans sa propre existence. Les parents d'Ellroy divorcèrent alors qu'il avait six ans. Il alla vivre avec sa mère, une belle femme qui était alcoolique et qui le laissait seul tous les soirs pour courir les bars en quête d'aventures. Selon Ellroy lui-même, il était « sexuellement fasciné par sa mère », bien qu'il ne se soit « jamais rien passé d'immoral entre eux » (1). En 1958, alors qu'Ellroy a dix ans à peine, on découvre le cadavre de sa mère dans un buisson : elle a été étranglée. On n'identifiera jamais le meurtrier. (On retrouve dans *Clandestin* une histoire en tous points semblable.)

Ellroy ira alors vivre avec son père, un drôle de type, un marginal qui adore les femmes, lesquelles le lui rendent bien, et qui offrira à son fils, dès l'âge de 11 ans, son premier bouquin traitant d'histoires criminelles. C'est dans ce livre qu'il entendra parler pour la première fois du Dahlia noir. Ce sera pour Ellroy une révélation : il décide que plus tard, il écrira des romans noirs.

Mais avant de devenir écrivain, il passera par toutes les affres d'une vie de délinquant. Dès l'adolescence, Ellroy est alcoolique et expérimente toutes les sortes de drogues disponibles sur le marché. Il vit de petits jobs entre deux vols et sera arrêté à de multiples reprises. Puis, un jour, il devra faire face à la maladie et aux troubles psychotiques. À partir de là, il « choisira la vie ». Il deviendra sobre et commencera sa carrière d'écrivain.

Voilà autant d'éléments biographiques expliquant sans doute le goût d'Ellroy pour l'horreur. À vrai dire, et c'est bien ce qui est troublant dans cette oeuvre, l'auteur réussit à nous communiquer sa fascination pour les détails sordides et les abominations de ce monde. C'est sans doute parce que, par l'intensité de l'écriture, il nous fait ressentir que cette fascination est authentique, qu'elle est en lui et, peut-être, un petit peu, oh ! juste un tout petit peu... en chacun de nous.

(1) Cité dans « James Ellroy : le loup-garou du polar », in *Rolling Stone*, 13 juillet 1988.

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

BQ a le vent dans les voiles

La nouvelle collection de livres en format de poche « Bibliothèque québécoise », dirigée par les éditeurs Fides, Hurtubise/HMH et Leméac, a le vent dans les voiles. Lors du lancement de la collection, en novembre dernier, 19 nouveautés étaient publiées. Sept titres paraissent cette semaine. Il s'agit de *Délinquant pour quoi ?* de Maurice Cusson, *Structure de l'espace pictural* de Fernande Saint-Martin, *Poésie complètes* d'Émile Nelligan, *À tout prendre* de Nicole Brossard, *Introduction à la poésie québécoise* de Jean Royer, *Pour la patrie, roman du XXe*

siècle de Jules-Paul Tardivel et *Le torrent* d'Anne Hébert. Les textes de Jean Royer et de Nicole Brossard sont inédits. Signalons que *Le torrent* d'Anne Hébert a été tiré à 15,000 exemplaires puisqu'il a été sélectionné pour faire partie de la collection « Franco-poches » distribuée dans les pays du sud de la francophonie. Les éditeurs prévoient publier 42 nouveautés au cours de la première année (novembre 88 à novembre 89).

Le fonds littéraires à Hull et Ottawa.

Parallèlement au Salon du livre de l'Outaouais, les éditions du Boréal, de l'Hexagone et VLB exposent, du 29 mars au 11 avril, leurs fonds littéraires dans différentes librairies de Hull et Ottawa : les éditions du Bo-

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Juliette Pomerleau	Yves Beauchemin	Québec/Amérique	(1)*
2 La Vieille qui marchait dans la mer	San Antonio	Flouve noir	(3)*
3 Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard	(2)
4 Une femme	Anne Delbé	Le Livre de poche	(4)
5 Ça	Stephen King	Albin Michel	(5)
6 L'homme qui plantait des arbres	Jean Giono	Gallimard/Lacombe	(6)
7 Le Boucher	Alina Reyes	Seuil	(7)
8 Les derniers jours de Charles Baudelaire	Bernard-Henri Lesuy	Grasset	(8)
9 Les Lettres volées	Gérard Depardieu	JC Lattès	(9)
10 C'est quoi ce petit boulot	Nicole de Buron	Flammarion	(-)

Ouvrages généraux

1 Le Mal de l'âme	D. Bombardier et C. St-Laurent	Robert Laffont	(1)
2 Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Laffont	(2)
3 Et tournons la page	Solange Chaput-Rolland	Libre Expression	(3)
4 Fais ce que peux	Gérard Filion	éd. Boréal	(4)
5 Le Québec littéraire	Collectif	Guérin	(5)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : **Montréal** : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; **Québec** : Pantoute, Garneau, Liberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes, Trois-Rivières : Clément Morin; **Ottawa** : Trillium; **Sherbrooke** : Les Librairies G.-G. Caza, **Joliette** : Villeneuve; **Drummondville** : Librairie française. * Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

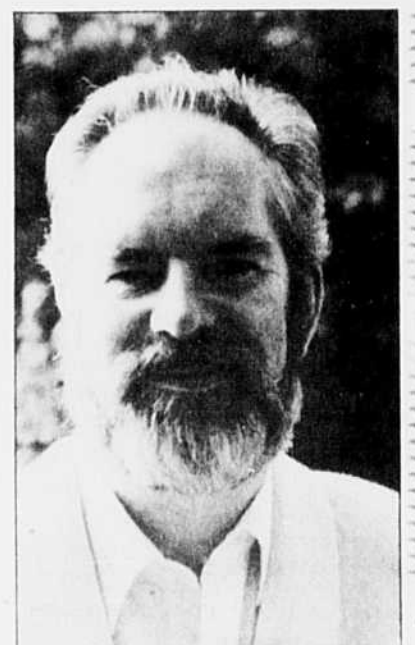
réal sont à la librairie Demarc (Galerie de Hull, 320 Saint-Joseph), les éditions de l'Hexagone sont à la librairie de la Capitale (75, rue Elgin, Ottawa) et VLB éditeur est à la librairie Trillium (321, rue Dalhousie).

Le ruban de la francophonie 1989

La radio Suisse Romande Espace 2 décernera, pour la troisième année consécutive, son prix littéraire intitulé *Le ruban de la francophonie* lors du Salon international du livre et de la presse à Genève. Le Salon se tiendra du 26 avril au 30 avril. Les deux premiers lauréats sont, en 1987, Jacques Chessex pour son roman *Jonas* publié par les éditions Grasset et, en 1988, Pierre Mertens pour son roman *Les éblouissements* publié par les éditions du Seuil. Plus de cent critiques de pays francophones sont consultés par courrier pour désigner le livre de langue française (roman, essai, poésie, théâtre) qui, en 1988, les a le plus émus. Douze titres ont été retenus cette année pour participer au deuxième tour de scrutin qui se déroulera sous l'égide d'un comité de journalistes. Il s'agit de *Prendre d'aimer* de Gisèle Ansorge, *Anthologie africaine* de Jacques Chevrier, *La neige en hiver* de René-Jean Clot, *Le nègre en enfer* de Raphaël Confiant, *Longue vue* de Patrick Deville, *La saison des oracles* de Claude Farrag, *Poésies complètes* de Michel Garneau (Guérin/L'Âge d'homme), *La preuve* d'Agota Kristof, *Remise de peine* de Patrick Modiano, *Quand nous seront* de Pierre Morency (éditions de l'Hexagone), *La période Fernandez* de Rose-Marie Pagnard et *Mari-Barbala* de Pierre Veillet. La compétition est relevée et que deux auteurs québécois apparaissent sur la liste des finalistes.

Concours de création littéraire

Il reste deux mois aux jeunes auteurs pour participer à un concours de création littéraire organisé par le Musée de la civilisation sur le thème de « L'Homme-Oiseau ». Ce thème fera l'objet d'une exposition à l'été 1989. Le concours porte sur la création d'une oeuvre de prose, d'un récit imaginaire en français et s'adresse à tous les jeunes Québécois qui fréquentent un établissement scolaire des niveaux primaire et secondaire. Le gagnant de chacune des catégories verra son oeuvre illustrée par un artiste professionnel et éditée par le Musée. D'autre part, dix contes seront retenus et présentés lors de la prochaine édition de la « Fête autour du conte » en 1989. Les formulaires d'inscription et les règlements du concours « Fête autour du conte » sont disponibles au Musée de la civilisation. Les participants doivent faire parvenir leur conte d'ici le premier mai 1989. Pour plus de renseignements, composez le (418) 643-2158.



Jean Royer

Une nouvelle revue est née

La revue *Est-Ouest internationale* vient de faire paraître son premier numéro en collaboration avec la revue littéraire *Stop*. Le directeur de la publication, Georges Ferenczi, présente ainsi la nouvelle parution : « *Est-Ouest*, publiée à Montréal, sera la première revue québécoise vouée à la publication d'oeuvres littéraires d'auteurs de l'Europe centrale et de l'est : poèmes, nouvelles, pièces de théâtre, scénarios de films, analyses politiques. Ce premier numéro porte sur la Yougoslavie. Ce trimestriel publiera également des écrits d'auteurs tchèques, est-allemands, hongrois, polonais et yougoslaves en exil. *Est-Ouest* publiera certes des auteurs bien connus, mais le véritable centre d'intérêt sera l'oeuvre de la jeune relève littéraire. » Georges Ferenczi est Canadien d'origine juive-hongroise. Il a été élevé en anglais, mais parle très bien français et les textes de la revue sont en traduction française. Le comité de rédaction d'*Est-Ouest* est formé de Georges Ferenczi, Tom Lozar, Gaston Mirron, Pierre Nepveu, Alexis Nouss et Negovan Rajic. Le prochain numéro paraîtra en mai.

Rencontres

Normand Charette, auteur de *Scènes d'enfant* publié chez Leméac éditeur, rencontrera le public le mardi 28 mars à 16 h 30 à l'Université de Montréal, 3200 Jean-Brillant, local 8151.

Mercredi prochain à 21 h, à la Place aux poètes, qui se tient à la Folie du large, 1021 rue Bleury, la poète animante et aimante reçoit ses découvertes « poésie jeunesse 89 » : Diane Lévesque, Anonyme Sanregret, Mordax et François-Miville Dechêne.

LES ÉCRITS DES FORGES

c.p.335

TROIS-RIVIÈRES

g9a 5g4

C'EST PARTI La jeune poésie.



CÔME LACHAPPELLE
LA RÉPLIQUE DU DOUTE
5,00\$



CHRISTIANE FRETTE
CÉRÉMONIE MÉMOIRE
5,00\$



MARIO CHOLETTE
RADIUM
5,00\$



JEAN PERRON
UN SCINTILLEMENT DE GUITARES
5,00\$



FRANÇOIS VIGNEAULT
CROQUIS POUR UN SOURIRE
5,00\$

Nous remercions le Ministère des Affaires Culturelles du Québec d'avoir rendu possible cette publicité

LIBERTÉ À TRENTE ANS

LIBERTÉ

PETER HANDKE



181

Des articles d'Yvon Rivard, de Pierre Nepveu, de Pierre Turgeon et d'autres.

LIBERTÉ

François Ricard
NATIONALISME
ET CULTURE(S)

Pierre Vadeboncoeur
LE PROCÈS
DE L'IMAGE

poèmes de
Marc-Aurèle Lanouette
Denis Saint-Yves
André Bouché

poèmes de
Nadia Chafik Shih
Nicolas Piquet
Pascal Dorand
Jean Nadeau
Jean Renaud

182

Avec une enquête de Jean-Pierre Issenhuth sur ce qui fait courir des chercheuses derrière France Théorêt.

Prochain numéro: ce que pensent les intellectuels anglophones d'ici de la question de la langue française.

Je désire

- ☐ le numéro 181 (5 \$)
☐ le numéro 182 (5 \$)
☐ m'abonner pour un an (20 \$, 6 numéros)

Nom

Adresse

code postal..... Ci-joint la somme de

LIBERTÉ

C.P. 399, SUCC. OUTREMENT
MONTRÉAL, QUÉBEC H2V 4N3

Point
Vous savez lire ? C'est un point fort...

Kiji court pour une grande cause

LE SANG DE L'OR
Louise Leblanc
Montréal, Quinze
1989, 240 pages



Jean-Roch
BOIVIN
Lettres
▲ québécoises

DEPUIS son premier livre, il y a neuf ans, Louise Leblanc poursuit un parcours littéraire tout à fait original. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle aime les nouveaux défis. Chacun de ses livres est une boîte à surprises. Ne faisant rien comme les autres, elle a d'abord publié un recueil de maximes intitulé *L'Homme objet* (Stanké, 1980). La jeune moraliste savait déjà le pouvoir de l'ellipse et vous tournait cela avec tant d'élégance et d'humour que, victimes consentantes, on en redemandait. (Je note qu'elle publiait *Croque-Mes-sieurs* à Paris l'an dernier et je m'amuse à penser que ça doit être un cas intéressant d'adaptation du produit au marché local.)

Son second livre, un roman, allait prouver qu'elle n'était pas à court d'audace. 37 1/2 AA pastichait un genre littéraire tenu pour mineur mais qui jouit du plus grand lectorat sous toutes latitudes; le seul « genre » qui porte un nom de collection et dont la confection relève d'une certaine lobotomie intellectuelle: le roman Harlequin. Le livre

a connu un succès populaire durable et fait sa marque. Il existe maintenant en édition de poche (Stanké 10/10). Elle y montre avec brio que, du roman, elle connaît parfaitement les ficelles, la trame et la doublure.

De *Pop Corn*, son second roman, je garde le vague souvenir d'une chose assez... disons « flyée ».

Le Sang de l'or est ingénieusement construit façon thriller, mais c'est dans la doublure de l'anecdote que se trouve la véritable étoffe et que le roman se trouve une cause. Voilà comment se dessine le parcours littéraire d'un écrivain qui a tôt compris qu'énoncer c'est déjà dénoncer.

Son héroïne, Liane Volant selon son passeport canadien, s'appelle en réalité Kiji. Elle est Amérindienne et d'une beauté qui ne laisse personne indifférent. Ça fait, d'ailleurs, un gros effet à Mirabel Piedcourt, ex-mannequin de chez Chanel et ci-devant réceptionniste de l'hôtel parisien où Kiji s'installe en payant un mois d'avance. Paris, vu par une Amérindienne, c'est pas banal. Kiji est petite-fille de chef. Dans Paris, c'est une princesse des temps modernes qui fait du jogging touristique et du shopping de luxe, *blue jeans* et strass. Mais dans sa chambre d'hôtel, quand elle bourre religieusement sa pipe, c'est une princesse de race qui s'apprête à retrouver la voix de son grand-père dans les volutes de la fumée du tabac. Ces histoires du grand-père sont pour moi les plus beaux et les plus troublants moments du récit. Dans des pages éloquentes et pourtant d'une grande sobriété, la romancière nous fait entendre un discours différent, celui de ces habitants de la terre qui, la possédant toute, ne lui demandaient rien d'autre que ce qu'il fallait pour se perpétuer. Avec une aisance remarquable, l'auteur parcourt l'histoire du génocide amérindien de toutes les Amériques, commencé il y a si longtemps et qui continue encore de se perpétuer en notre pays de toutes chartes.

Kiji s'est donné une mission: poursuivre le combat de son grand-père pour les droits de son peuple que le Blanc veut spolier encore en inondant ses territoires. Mais elle est d'une autre ère et elle a compris que le Blanc ne réagit que devant le sang sur son écran. On apprendra petit à petit que Kiji est à Paris pour exécuter Alain Séguet, PDG d'une multinationale qui doit participer au développement d'un vaste projet au Canada. Pour atteindre son but, Kiji doit imaginer quelque chose d'assez spectaculaire dans la violence. Elle se fera amie d'un grand loup du Jardin des plantes pour que sa vengeance soit montrée au monde dans sa terrible beauté. Si vous entendez ici la voix de Serge Reggiani chanter « Les loups ont envahi Paris », vous donnez dans le mille. C'est cité *texto et extenso*.

Pour arriver à ses fins, Kiji doit séduire la cerbère de l'autel, tenir à distance l'inspecteur George Byron et ses filatures, séduire pour le plaisir un saxophoniste de jazz un peu



benêt et, par devoir, le rébarbatif Alain Séguet. Pour celui-là, elle joue les Messaline de discothèque et l'effeuillage-maison. Pour le musicien, elle joue (mais joue-t-elle?) dans la fusion des « êtres » et dans la dimension « cosmique ». Cela nous vaut des dialogues qui m'ont souvent semblé plombés dans un humour prétentieux frisant la théâtralité. Pour être franc, je dois dire que je suis rébarbatif à tous les parisianismes. Je me méfie de cet herpès langagier dont on sait seulement d'où il provient. Il y a rupture de ton inévitable entre la narration des va-et-vient de Kiji à Paris et les moments où la narratrice, chaussant ses bottes de sept lieues, nous emmène chez les ancêtres homi, du Chili jusqu'au nord du nord.

Ce n'est peut-être pas le meilleur livre de Louise Leblanc. C'est sûrement le plus important. Un devant lequel je serai le dernier à me voiler la face. Et ce n'est pas son dernier.

Les hommes qui aimaient les arbres

GUY FERLAND

POUR CÉLÉBRER la vie, la renaissance, la résurgence d'une forêt, il fallait bien effectuer un petit sacrifice. En publiant un livre de luxe — bien qu'on déracine toujours quelques arbres pour la fabrication du papier — à partir du récit de Jean Giono, *L'Homme qui plantait des arbres*, illustré par les magnifiques dessins de Frédéric Back, les éditions Gallimard et Lacombe, de même que les entreprises Radio-Canada, réalisent un coup de maître.

Le texte de Jean Giono, que Philippe Noiret a lu dans le film d'animation de Frédéric Back qui a remporté l'Oscar du meilleur court métrage d'animation 1987, se lit et se relit avec un plaisir renforcé. En ayant le texte sous les yeux, on comprend toutes les subtilités de la narration et l'on se laisse toucher par le récit poignant. Quant aux dessins de Frédéric Back, qui passent du brun et gris désertique aux couleurs pastels de la Renaissance, ils ne font pas qu'illustrer le texte, mais ils font sentir toutes les nuances et les idées maîtresses qui animent le récit.

L'auteur du *Grand Troupeau* et du *Chant du monde* savait parler de la nature, du sens de la vie et de la construction humaine en l'opposant à la destruction qu'il avait en horreur. Fils de cordonnier, autodidacte, né à Manosque en 1895 et mort dans la même ville en 1970, Giono n'a jamais cessé, dans toute son œuvre, des romans aux poèmes en prose (*Le Serpent d'étoiles*) en passant par les pièces de théâtre, de célébrer la nature. Dénouant la guerre, il fut emprisonné en 1939 et en 1944.

Giono a trouvé en Frédéric Back un amant passionné des mêmes idéaux qui a repris l'œuvre du grand écrivain pour la porter à l'écran avec



art et sensibilité. Né à Sarrebruck en 1924, l'illustrateur a vécu à Strasbourg, Paris et Rennes avant de s'installer à Montréal en 1948 où il a enseigné à l'École du meuble puis à l'École des beaux-arts. Il entre à Radio-Canada en 1952 et se joint à la section d'animation en 1968. Depuis, il a réalisé huit courts métrages reliés à la défense de l'environnement. Il est, en outre, membre de plusieurs mouvements écologiques comme *Greenpeace*, la Société pour vaincre la pollution, la Société québécoise pour la défense des animaux, etc.

Une rencontre comme celle-là, entre deux créateurs amateurs de la Terre, devait être immortalisée par un livre qui réunit l'écriture et les images. On peut maintenant regarder, lire et rêver en tenant entre nos mains ce beau volume, sur papier glacé, tout en espérant des jours meilleurs pour nos forêts.



Rock-coeur et nouvelle voix



Lucien Francoeur

PERFECTO NUIT
Lucien Francoeur
VLB éditeur
70 pages

LE *ROCKER* sanctifié frappe encore. Toujours avec la même fougue, le même désabusement, la même sensibilité, mais surtout avec la même voix qui se permet tous les interdits. Le « je », sur le *rewind existentiel* de Francoeur nous touche par son côté iconoclaste. On ne peut pas se déclarer bohème, lire Rimbaud, Deleuze et Denis Vanier sérieusement. Et pourtant, le poète de la rue

sait amalgamer des différences encore plus grandes. Lorsqu'il entre dans l'*infinité*, par exemple. Il porte la parole dans des tranches qui lui sont inconnues: « J'écris je lis je suis fait comme un rat dans ma poésie de troisième ordre j'ai le désir scarifié sur la peau rock-désir et la thébaïde brodée dans le dos de mon flight-jacket hou hou airplane dreams sky pilot you'll never never reach the sky chante Burton j'ai le Saint-Exupéry Blues et je ne sais pas écrire j'active tout simplement ma mémoire ivre je ne suis qu'un poète un voyant embarrassé de signes... » La poésie doit être faite par des sauvages, dit notre poète quelque part, et c'est par là qu'elle rejoint la mu-

sique rock. Et Lucien Francoeur est le résultat québécois imprévu et génial du mariage de ces deux arts.

POÈTE, COMME JEUNE HOMME
Michel Albert
VLB éditeur
92 pages

MICHEL ALBERT est un jeune poète qui a déjà publié un brillant recueil de poésie intitulé *Jours heureux & sad nights* dont on a trop peu parlé. Ce nouveau recueil reprend les mêmes thèmes avec le même ton. Le mal de vivre, la frivolité et les rencontres impossibles, dans les bars, entre autres, servent de trame à une poésie simple qui suggère plutôt qu'elle dit. Une deuxième partie,

« Motif sécurité » nous fait voir en plan-séquence presque des moments d'insécurité dans des lieux de quiétude. Une belle nouvelle voix à découvrir.

— GUY FERLAND

Des revues qui ont du muscle !

Dans le cadre de la Semaine des revues de 1989, l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois et Gaz Métropolitain sont heureux de présenter les lauréats des Prix d'excellence des revues culturelles.



Le Grand Prix d'excellence est décerné au magazine littéraire *Nuit blanche*.

★

Les *Cahiers de Théâtre Jeu* et *Spirale* remportent ex aequo le Prix d'excellence pour la tenue éditoriale.

★

Le Prix spécial des éditeurs et des éditrices est attribué aux *Cahiers de Théâtre Jeu*.



Gaz Métropolitain

Association des éditeurs de périodiques culturels québécois
C.P. 786, Succursale Place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3J2
☎ (514) 523-7724

**ALCOOL...
TROP,
TROP
SOUVENT,
C'EST RISQUÉ!**

Santé et
Services sociaux
Québec

UN HOMMAGE À LA DIVERSITÉ GASPÉSIENNE



ALMANACH LITTÉRAIRE GASPÉSIEN

168 pages — 12,95\$

Conçu par Réal-Gabriel Bujold, ce recueil réunit différents textes d'auteurs originaires de la Gaspésie. Une vingtaine de conteurs, amoureux de la Gaspésie et des belles images, ont collaboré à cet ouvrage dont Noël Audet, Madeleine Gagnon, Roger Fournier, Jean-Yves Soucy, Sylvain Rivière, Bertrand B. Leblanc, Pauline Cadieux...

COLLECTION ROMAN



L'INTOLÉRABLE ILLUSION D'UN JARDINIER D'ENFANTS

Réal-Gabriel Bujold

488 pages — 19,95\$

Une galerie de personnages à travers lesquels l'auteur tente de faire connaître le monde des maternelles en en révélant les dessous, en long et en large. Derrière les tourments du cœur ou le ridicule des situations, la langue, irrésistiblement, jubile, pour le plus grand bonheur du lecteur.

GUÉRIN LITTÉRATURE

Distributeur exclusif: Québec Livres

Point

Vous aimez lire ? c'est un POINT Seuil !

Le plaisir des Livres

Le pari européen

1992
L'Europe du 21^e siècle
Jean-Louis Roy
Montréal, Hurtubise/HMH
1989, 157 pages

PIERRE-S. PETTIGREW

LA PROBLÉMATIQUE économique, politique et surtout commerciale de l'Europe de 1992 commence à intéresser nos milieux d'affaires et les observateurs en général. Et pour cause, celle-ci affectera directement nos entreprises qui veulent y exporter. Mais surtout, l'Europe de 1992 entraîne la fusion de grands groupes industriels, créant ainsi des entreprises géantes, dont la concurrence se fera sentir partout dans le monde. L'ouvrage de Jean-Louis Roy ar-

rive à point. Il s'agit d'un bon outil pédagogique qui décrit bien les objectifs de la Commission de la Communauté économique européenne de Bruxelles. L'auteur fait aussi état des appuis et des résistances des différents intervenants.

Témoignage privilégié de ces mutations importantes, le délégué général du Québec à Paris retrace l'histoire encore récente du marché commun européen depuis le traité de Rome en 1957. Il insiste surtout, à juste titre, sur les défis de productivité et de compétitivité que l'Europe doit relever si elle veut exercer une influence au 21^e siècle. En effet, celle-ci demeure largement déficitaire que qui promet les principaux gains pour les entreprises. Pour y parvenir, on ne cherchera pas plus à har-



PHOTO JACQUES GRENIER

Jean-Louis Roy

moniser ces normes, mais à les faire reconnaître mutuellement. Ainsi, on par rapport aux États-Unis et au Japon.

M. Roy explique bien le véritable « plan d'action » dont s'est doté le président Jacques Delors. Il s'agit d'un livre blanc de 300 propositions qui, à terme, deviendront des lois nationales dans chaque État membre. Ce sont ces mesures qui doivent conduire à une Europe sans frontière, avec libre circulation des biens, des services, des personnes et du capital.

L'auteur reprend ensuite, en trois chapitres distincts, comment on éliminera les frontières physiques, les postes de douane, les frontières techniques, les normes et réglementations et les frontières fiscales. C'est l'élimination des frontières techniques qui vise l'uniformisation en visant l'acceptation par un État de l'équivalence des mesures prises par les autres États.

Tout un chapitre est consacré au problème de la monnaie unique et de la création d'une banque centrale européenne. L'auteur en profite pour expliquer l'opposition entre le point de vue français, assez dirigiste, et le point de vue « libéral » de Mme Thatcher qui souhaite le marché européen sans supranationalité.

L'importance accordée aux analyses de Helmut Schmidt, ancien chancelier d'Allemagne et père du système monétaire européen actuel est justifiée. Sa thèse d'un monde serré au centre de deux triangles, l'un militaire avec les États-Unis, l'URSS et la Chine, l'autre économique avec les États-Unis, le Japon et l'Europe de l'Ouest, démontre bien que l'Europe n'a pas le choix.

Le dernier chapitre, « L'Europe comme puissance », est un plaidoyer intéressant, mais qui fait peu état du coût des mutations européennes pour nos gens d'affaires, en précisant que la « réciprocité » exigée comme prix d'entrée au marché européen est définie dans un sens contraire à celui du GATT.

En effet, cette réciprocité ne sera pas seulement une symétrie dans les conditions d'équivalence légale d'accès au marché, mais plutôt une équivalence dans les effets économiques. À cet égard, le contrepoids de Mme Thatcher contre l'europrotectionnisme est positif.

En annexe, l'entretien du *Monde* avec Jacques Delors démontre la force intellectuelle et politique de l'homme, mais aussi les conséquences à long terme du projet qui devrait déboucher sur un gouvernement européen.

Bref, le lecteur y trouvera un guide utile, sympathique au projet européen, mais sensible aux possibilités d'échec et d'accident.

Lorsque l'enfant paraît

ATTENTION :
PARENTS FRAGILES
Parce que les enfants changent le monde
Paule Brière
Montréal, Boréal, 178 pages, 1989

RENÉE ROWAN

LE LIVRE est réaliste : la venue d'un enfant n'est pas tout rose, tout bleu ni qu'attendrissement et poésie. La venue d'un bébé, même si celui-ci est désiré, planifié, crée des bouleversements inattendus, provoque des dépressions apparemment inexplicables, transforme la vie du couple. Il faut s'en rendre compte car les parents, comme les enfants, sont fragiles, constate l'auteur.

Anthropologue, mère, Paule Brière s'intéresse depuis longtemps aux questions de la maternité et de l'humanisation des naissances. Son but, en écrivant ce livre, n'est pas de décourager les futurs parents, loin de là. Ce qu'elle veut, c'est leur faire prendre conscience que la venue d'un enfant exige une adaptation et qu'il faut s'y préparer non seulement dans l'organisation matérielle de la maison, mais surtout dans sa tête et dans son cœur. Parce que les en-

fants, dit-elle, changent le monde.

Dans ce livre fort instructif non seulement pour les futurs parents d'un premier enfant mais aussi pour les « déjà parents », Paule Brière cite les témoignages de jeunes parents, propose un ensemble de réflexions et de conseils qui aideront les couples (et leur entourage) qui vivent cette situation exaltante (mais aussi exaspérante, certains jours) à mieux comprendre les enjeux sociaux et psychologiques auxquels ils sont confrontés.

Lucie, une des jeunes mères interviewées, décrit bien l'ambivalente poésie de cette formidable aventure qu'est la vie avec des enfants :

« Être parent, écrit-elle, c'est se sentir perpétuellement transporté de l'extase au désespoir, de l'amour le plus féroce à la haine la plus déchirante ; c'est vivre une passion routinière, à cheval entre l'ennui et le manque de temps, épuisé de trop s'ouvrir et pourtant plein de contentement d'avoir tant donné de soi. Être parent, c'est être continuellement en mouvement, avec tout ce que cela implique d'effort pour rester en équilibre au bord du gouffre de l'amour. »

Heureux retour d'exil

ASUNCION (AFP) - Un écrivain paraguayen, Augusto Roa Bastos, est rentré cette semaine au Paraguay après avoir vécu pendant 42 ans en exil et a annoncé dès son arrivée qu'il oeuvrerait en faveur de la liberté d'expression.

Augusto Roa Bastos, le plus connu des écrivains paraguayens, a été accueilli à l'aéroport d'Asuncion par un millier de personnes venues lui souhaiter la bienvenue, notamment des hommes politiques et des intellectuels.

Visiblement ému, l'écrivain s'est déclaré heureux de rentrer dans son pays à un moment où les libertés publiques ont été restaurées. Lors d'une conférence de presse, il a souligné que le processus de démocratisation du Paraguay ne pourrait s'affirmer que s'il existait une totale liberté d'expression.

Augusto Roa Bastos résidait auparavant à Toulouse (sud-ouest de la France) et donnait des cours à la Sorbonne à Paris.

AUX PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL



Une étude éclairante
sur l'histoire peu connue
de l'une des plus anciennes
et des plus prestigieuses professions
au Québec

Jacques Bernier

La médecine au Québec

NAISSANCE ET ÉVOLUTION D'UNE PROFESSION

Depuis le tournant du XX^e siècle, le corps médical québécois est devenu l'un des groupes les plus influents de notre société. Ce pouvoir, les médecins l'ont acquis petit à petit en s'assurant un droit de regard sur presque tous les secteurs de l'activité médicale, depuis l'admission aux études jusqu'aux conditions d'exercice de la profession.

Pour expliquer ce phénomène, l'historien Jacques Bernier retrace les origines

de la profession médicale au siècle dernier et analyse les étapes marquantes de son évolution. Tout en tenant compte du contexte social, politique et culturel de l'époque, il montre comment la médecine officielle, par l'intermédiaire du Collège des médecins et chirurgiens, en est venue à dominer le secteur de la santé au Québec. Pour appuyer son propos, l'auteur fait aussi fréquemment référence à la situation dans d'autres pays occidentaux.

Cet ouvrage jette un éclairage nouveau non seulement sur l'histoire de la médecine, mais aussi sur l'histoire sociale du Québec. Il fournit en outre quantité d'informations sur l'état des connaissances médicales et sur l'évolution des thérapeutiques au siècle dernier.

23 x 21,5 cm, 222 pages, 29,95 \$

En vente chez votre librairie ou chez l'éditeur:
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
Avenue de la médecine, Cité Universitaire, Sainte-Foy G1K 7P4

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

LE ZÉROCYCLE

Bernard Demers
Québec/Amérique
coll. « Littérature d'Amérique »
144 pages.

Bernard Demers, directeur des services pédagogiques au Cégep Joliette de Lanaudière et détenteur d'un doctorat en psychologie, a décidé un beau jour de faire d'autres exercices de style à la manière de Queneau. Décrire une fois encore 99 fois la même situation racontée de différentes façons était un défi de taille. C'est une réussite sur toute la ligne... Si ce n'était pas si difficile, on en redemanderait.

PENSER L'ÉDUCATION

Textes réunis et présentés
par Nadine Pirotte
Boréal, 233 pages.

« Rappeler André Laurendeau à la mémoire, c'est renouer un fil privilégié de notre histoire récente, ranimer des questions fondamentales auxquelles il n'est pas facile de répondre, explique Nadine Pirotte dans sa présentation. Laurendeau ne nous inspire pas de réponses toutes faites, pas plus qu'il ne saurait suggérer ces retours en arrière que les conservateurs semblent considérer comme le seul antidote à la fuite en avant des technocrates qui gèrent la société à défaut de la penser. Par contre, devant l'exigence qui s'impose de redonner un sens et des finalités à notre société, la figure de Laurendeau nous incite à faire confiance à l'intelligence et à la raison. » Ce recueil regroupe des textes de Paul-André Comeau, Jean-Paul Desbiens, Léon Dion, Fernand Dumont, Gérard Filion, Jean Larose, Georges Leroux, Richard Martineau, Denis Monière, Jacques Renaud, Guy Rocher, Jean-Louis Roux, Michel Roy, etc., qui font suite au colloque sur Laurendeau et l'éducation qui a eu lieu en novembre 1988.

LA GRANDE ILLUSION

Alain Minc
Grasset, 265 pages.

« Arrêtons de tricher. Il n'existe pas de question européenne, il n'existe qu'une question allemande. La peur de céder aux vieux fantasmes français, le refus spontané de toute germanophilie nous conduisent à l'autocensure. L'Allemagne retrouve sa place au centre de l'Europe : ni à l'Ouest, ni à l'Est. Évolution naturelle et légitime qui ne met

en jeu ni les vertus démographiques, ni l'économie de marché de la République fédérale : elle suffit, en revanche, à faire litière du rêve européen classique. Ce mouvement tenait, il y a quelques années, du pressentiment. C'est désormais une certitude : l'après-guerre se termine ; une parenthèse se ferme, qui nous avait fait croire à la réalité de l'Europe occidentale. » Voilà le coup d'envoi de cet essai percutant.

DISSONANCE

Claude Lévesque
HMH Hurtubise, coll. « Brèches »
180 pages.

« C'est bien là le paradoxe de l'homme comme être de langage : c'est au moment de dire ce qui lui importe le plus, ce qui lui tient le plus à cœur et le plus sollicité à l'extrême que le langage déraile subitement, se perd, se pétrifie, recule, balbutie, avoue (sans l'avouer) son impuissance et cède la place à la béance terrifiante de la bouche qui crie. » Cet essai sur « Nietzsche à la limite du langage » analyse dans ses replis les plus profonds les textes du philosophe allemand dissonant en faisant entendre tout ce qui se tient à la bordure du langage et du sens. « N'étant ni sens ni non-sens, l'excès ne se laisse pas définir véritablement sinon comme ce qui est hors-sens et, par le fait même, hors langage. Il faut alors dire, sans le dire, que l'excès est un langage hors langage. »

WOODY ALLEN

Jean-Philippe Guérard
Rivages/cinéma
182 pages.

« Il sera davantage question d'Allen (le cinéaste) que de Woody (l'animateur), la filmographie foisonnante de ce metteur en scène new-yorkais nourri de culture européenne témoignant de ce point de vue depuis *Annie Hall* d'une radicalisation passionnante, et probablement unique dans l'histoire du cinéma, prévient l'auteur dans son introduction. (...) Quel que puisse être le sort que l'avenir réserve à Woody Allen, son itinéraire créatif demeurera cette exception individuelle qui confirme la règle du système. Pour l'exemple. Comme l'a justement remarqué l'humoriste Pierre Desproges : « Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? D'où venons-nous ? Quand est-ce qu'on mange ? »

Quand les religions s'inquiètent

LE LIVRE DES PSAUMES

traduit et interprété
Léopold Sabourin, s.j.
Montréal, Bellarmin, et Paris, Cerf
coll. « Recherches »
nouvelle série n° 18
1988, 631 pages

BENOÎT LACROIX

C'EST dans un contexte d'inquiétude et d'incertitude collective que renaissent les premières attitudes religieuses de l'humanité. Parmi les actes fondamentaux, signalons la méditation et la prière. Les techniques de la prière se multiplient, les groupes de méditation se diversifient. L'historien de la culture constate, même chez le peuple, le besoin, sinon l'instinct, de revenir aux premières prières de l'humanité croyante. C'est ainsi qu'aujourd'hui, des priants hésitent pas, par exemple, à introduire dans leurs temples une prière amérindienne au Grand Esprit, un hymne sikhiste, un texte hittite.

Entre-temps, l'héritage judéo-chrétien demeure ; les psaumes aux multiples dimensions liturgiques ne cessent d'alimenter même la vie quotidienne la plus élémentaire. Vraie prière universelle, ces merveilleux psaumes ne cessent d'être dits, chantés, proclamés, mis en musique. Je connais peu de textes qui soient aussi populaires.

C'est avec reconnaissance que nous saluons le jésuite Léopold Sabourin qui, depuis au moins 20 ans, examine textes et manuscrits, s'enquiert des recherches en cours, pour nous offrir cet ouvrage qui a le double mérite de nous rappeler non seulement les 150 psaumes de la prière rituelle, mais aussi de nous offrir au centuple des notes, des rappels du sens littéral et des sens mystiques possibles. Un livre de référence ? Oui. Mais, en plus, un livre de spiritualité objective qui remplit ainsi son rôle d'informer et d'orienter la pensée.



Après 37 1/2 AA et Pop Corn, Louise Leblanc signe Le sang de l'or

Une Amérindienne s'installe à Paris et entend mettre le terrorisme au service de l'écologie. Une œuvre aux résonances profondes, une intrigue originale qui aborde avec habileté des thèmes contemporains.

Collection prose ouverte

Quinze

En vente chez votre fournisseur

240 pages - 15,95 \$

Le meurtre politique comme moteur de l'histoire

LE MEURTRE POLITIQUE
Hélène Carrère d'Encausse
Paris, Fayard, 1988, 544 pages

JOCELYN COULON

L'HISTOIRE de la Russie puis de l'Union soviétique est unique en son genre sous bien des aspects. Mais il en est un où ce vaste pays semble avoir battu tous les records : le meurtre politique. Dans cet essai magistral, la soviétologue française Hélène Carrère d'Encausse décrit comment, de sa fondation par Vladimir le Grand jusqu'à Staline, le meurtre politique a été « le principal agent du progrès historique », selon les mots même du pamphlétaire allemand Karl Heinzen.

Mme Carrère d'Encausse nous entraîne dans l'histoire d'une mer de sang. C'est suffoquant et incroyable, mais combien logique et systématique lorsqu'on prend connaissance des raisons qui ont poussé à ce déchaînement. Tous ceux qui ont gouverné ou aspiraient à gouverner la sainte Russie puis l'URSS des Soviets jusqu'à l'avènement de Nikita Khrouchchev ont tué pour le pouvoir. Le meurtre se transformait en massacre lorsque, non content d'avoir éliminé un rival et sa famille, le prétendant exterminait des villes

ou, au 20^e siècle, des peuples entiers. Tout commence avec Vladimir de Kiev, fondateur de l'État russe au 10^e siècle, qui élimine ses frères et rase des villes. Après sa conversion au christianisme, il devient un ange. Lui succèdent des princes plus ou moins pacifiques mais bientôt balayés par les Mongols qui ne partagent qu'à la fin du 15^e siècle. Alors apparaît Ivan le Terrible qui va instaurer une tyrannie que seul Staline dépassera. Ainsi, il proclame des lois dans lesquelles, « aux fautes commises, il ajoute un délit inédit : la faute qui pourrait se commettre », principe qu'on retrouvera à l'époque stalinienne. Le but est simple : il faut paralyser l'ennemi, réel ou appréhendé, par la terreur. Le glacier d'effroi, même s'il n'est pas coupable, quitte à exécuter des innocents. Mais Ivan va plus loin encore, il tue son propre fils, comme le fera plus tard Pierre le Grand.

Les décennies qui suivent la mort d'Ivan, en 1584, sont marquées par de faux tsars, des rébellions paysannes terribles, l'accession des femmes au trône, la libéralisation du pouvoir au 19^e siècle, enfin, la révolution et son cortège de massacres qui ne se termineront que par la mort de Staline. Pendant ces quatre siècles, le peuple russe à tout connu : régicide, fratricide, parricide et génocide. Mais

pourquoi donc tuer pour accéder au pouvoir, alors que partout dans le monde, d'autres moyens, généralement moins sanglants, sont utilisés pour arriver aux mêmes fins ? Mme Carrère d'Encausse y voit plusieurs causes. Un système de partage des terres entre prétendants qui faisait éclater le royaume à chaque succession. La nécessité absolue de chaque prince de vouloir établir une dynastie. Un mysticisme incroyable où Dieu, le tsar et le peuple ne font qu'un, au point où lorsqu'un des éléments de cette trinité ne suit plus, la révolte éclate pour rétablir l'ordre. Enfin, la quête de la modernité, où les luttes principières sont remplacées par l'action des terroristes, qui débouchera sur la révolution.

En abordant cette dernière phase de l'histoire russe, l'auteur prend bien soin de distinguer les terroristes du 19^e siècle, plutôt romantiques, aux actions précises et limitées et toujours prêts à être exécutés s'ils tuent quelqu'un, aux terroristes de ce siècle, engagés dans une dynamique de l'« apocalypse », dont le seul but est de tuer tous ceux qui s'opposent à leur conception du monde. C'est la naissance du totalitarisme et des goulags, dont les tsars n'avaient même pas idée de la monstruosité, eux qui souvent pardonnaient aux assassins. Lénine et Staline vont ériger



Joseph Staline

le meurtre en programme politique. Tous les moyens sont bons pour instaurer l'Âge d'or : destruction des élites ; purges dans le Parti ; massacres systématiques de certains peuples ou classes sociales.

Pourtant, en 1953, sur le lit de mort de Staline, les dirigeants soviétiques scellent un pacte qui dure toujours : tu ne tueras point. Aujourd'hui, pour donner à ce serment un caractère permanent et universel, Mikhaïl Gorbatchev veut rétablir l'État de droit qui a existé pendant de courtes périodes dans l'histoire russe. Mme Carrère d'Encausse se montre optimiste sur cet aspect des réformes du nouveau leader du Kremlin, car elle pense que, de ce monceau de cadavres, il est possible qu'émerge lentement « une société politique où le meurtre et la terreur ne seraient plus, comme ailleurs, qu'accidents de l'histoire ».

De l'halogène à l'abat-jour

POUR EN FINIR AVEC LES ANNÉES 80
Petite sociologie des snobismes de l'époque
Marie-Odile Briet, François Reynaert et Valérie Hénau
Paris, Calmann-Lévy
1989, 222 pages

MICHELLE DUHAIME

1989 ne marque pas que le bicentenaire de la révolution française, c'est également la fin d'une décennie, les « eighties » que Marie-Odile Briet, François Reynaert et Valérie Hénau, à l'aube de leur trentaine, décrivent et tentent d'analyser. Cette « petite sociologie des snobismes de l'époque » fouille divers secteurs de la vie française contemporaine qui vont de la mode à la politique en passant par l'alimentation, la famille, le sport, la décoration, l'amour, l'argent, les vacances, la culture et l'architecture.

Tout ce qui passe dans ce rétroviseur est au signe de l'éphémère et les années 80 ont imposé le mou : *soft-ware*, *soft-bouffe* et *soft-idéologie*. L'air du temps est à la légèreté en réaction à l'essoufflement des idéologies dures des années 70. Avant toute chose, il importe de bien paraître et l'empire du « look » s'impose tout autant en cuisine qu'en politique. Ce sont les outrances dans l'art de la présentation qui ont conduit à la caricature de la cuisine dite nouvelle et en politique : « Puisqu'on avait enterré les choix de sociétés, puisque le fond commençait à manquer, il a fallu apprendre à vendre la forme. » Pour réussir en politique, il faut être « cool », « casual », c'est-à-dire simple, vivre comme tout le monde et « fun », soit avoir de l'humour. Il faut du moins en donner l'impression et c'est à cela que les médias et la publicité vont travailler.

De tous les hommes politiques de la décennie, il y en a deux qui, pour des raisons diverses, sont particulièrement significatifs : Jack Lang et François Mitterrand. Ministre de la Culture (1981-86), Lang déconcerte par son anticonformisme. Il fera éclater la notion parfois chauvine et frileuse de culture : avec lui, la bande dessinée, la musique africaine, la mode et les fauteuils *design* de Philippe Starck deviennent « culturels ». Il n'est jamais trop d'art pour bien faire. Le monde des beaux objets signés et l'architecture contemporaine acquièrent leurs lettres de noblesse.

Les auteurs manifestent un ad-

miration sans bornes et non voilée pour Mitterrand qu'ils appellent affectueusement et irrévérencieusement « tonton ». Le 10 mai 1981, il est élu président de la République. C'est le délire : « Le monde basculait d'une phrase. Les ouvriers allaient devenir patrons, le tiers monde allait manger, on aurait du rabe de cous-cous tous les jours au restaurant... » À l'état de grâce, succédèrent l'état de crasse et l'état de brasse (allusion au coulage d'un bateau de *Greenpeace* en Nouvelle-Zélande). De l'enthousiasme à la déception, l'individu Mitterrand reste intact. Il surprend, il n'est jamais là où on l'attend. À l'heure du télévisuel, du clip, Mitterrand adresse une *Lettre à tous les Français* : quand il est de bon ton d'aller toujours plus loin pour ses vacances, il passe les siennes en Bourgogne ou à arpenter les Landes. Curieux personnage, mais il est tellement « tendance », disent les auteurs. Il est déjà ce que seront les « nineties » : un retour à l'intime, au confort du « sweet home », à la convivialité des plats mijotés. Fini l'halogène, vive l'abat-jour.

Écrit dans le plus pur style du quotidien *Libération*, *Pour en finir avec les années 80* utilise un langage codé, brillant, truffé d'anglicismes et de jeux de mots. Certaines formules sont heureuses et franchement amusantes mais elles ne sont malheureusement que cela : elles font sourire mais ne peuvent tenir lieu d'analyse. La seule distance est celle du temps qui a passé. Les phénomènes sont nommés mais ils ne sont jamais vraiment objets de critique. Pour décaler le caractère essentiellement éphémère des années 80, on durcit en contraste les années 70. Qu'en est-il de l'inspiration surréaliste de l'esprit de mai 68 et de l'affirmation de l'imagination au pouvoir ? Parler de la décennie 70 qu'en termes d'idéologie dure, n'est-ce pas gommer la joyeuse anarchie libertaire de la période post-soixante-huitarde ? Les années 80 ont peut-être exacerbé le culte de la nouveauté mais elles ne l'ont pas inventé.

Simple description de l'air du temps et quadrillage d'un espace bien souvent limité à Paris, ce livre dégage des tendances qui, elles, pourraient peut-être s'appliquer à la société québécoise contemporaine. Qu'on se le dise, les années 80 sont marquées au signe de la légèreté, cet ouvrage également. Tout intéressant qu'il soit, il risque bien de tomber dans l'éphémère... lui aussi.

Un sujet qui est loin de vieillir!

PSYCHOLOGIE DU VIEILLISSEMENT
Jean-Luc Héty
Montréal, éditions du Méridien
1988, 323 pages

RENÉE HOUDE

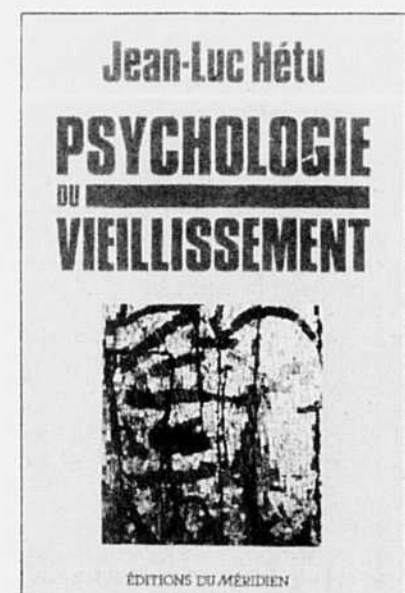
« LES ENJEUX centraux du vieillissement réussissent nettement à formuler en termes d'autonomie et de satisfaction plutôt qu'en termes de performances ou d'aptitudes intellectuelles. C'est dès lors ce qu'on pourrait appeler la *compétence écologique* du sujet qui devient la question de fond, c'est-à-dire sa capacité concrète d'évoluer adéquatement et à sa satisfaction dans son milieu de vie habituel » (p. 145). Cette compétence écologique au cours de la vieillesse, Jean-Luc Héty, psychologue québécois, en décrit les différentes facettes.

Après avoir questionné certains stéréotypes sur les personnes âgées, l'auteur passe en revue les théories du désengagement, de l'activité, de la continuité, la théorie socio-économique et quelques théories développementales. Il fait une relecture des stades de développement d'Erikson nous laissant entrevoir comment des enjeux inachevés lors de ces stades peuvent réapparaître pendant la vieillesse ; par exemple, nous dirait-il, à propos du troisième stade, « initiative ou culpabilité » : à la vieillesse, un sujet capable d'initiative sera en mesure de compenser les rôles perdus en s'en donnant de nouveaux et en s'engageant dans de nouvelles activités. Mais un sujet incapable d'initiative se trouvera beaucoup moins en mesure de réorganiser sa vie en fonction de ses besoins et de ses intérêts » (p. 124).

Il discute ensuite de l'évolution de la perception et de l'intelligence, puis de la mémoire, étudiant les effets pratiques et les conséquences sur la vie quotidienne, par exemple chez les malentendants.

Dénouant deux mythes tenaces qui veulent, d'une part, que les personnes âgées souffrent inévitablement de solitude et, d'autre part, que nos vieux d'autrefois, parce qu'ils vivaient dans des familles où il y avait plusieurs générations, trouvaient davantage satisfaction à leurs besoins, il affirme l'importance du réseau de soutien. Un des enfants fait partie du réseau de 58 % des personnes interviewées, dans une étude américaine. À son avis, la qualité du réseau peut affecter le niveau même de la santé mentale du sujet. Plus loin, il propose des mesures sociales à l'intention des personnes âgées : compensation financière, hébergement de courte durée et présentera un instrument d'exploration du réseau.

La crise de la retraite est-elle la même pour les hommes et pour les femmes ? Est-ce qu'on ne l'amplifie pas ? Quels seront les impacts des tendances démographiques sur la retraite ? Voilà autant de questions abordées de façon nuancée. Sur les questions du changement de la personnalité et du vieillissement, l'auteur nous dit que les recherches « sont loin de démontrer à l'unani-



mité que les humains ont tendance à devenir plus rigides en vieillissant », suggérant aux personnes âgées d'augmenter leur flexibilité ; sa réflexion porte sur le changement dans le concept de soi (et ici, il s'inspire des recherches de René L'Écuyer, de l'Université de Sherbrooke), sur l'estime de soi, sur l'adaptation. Enfin, il se demande : « L'expérience du vieillissement est-elle plus difficile pour la femme que pour l'homme ? [...] Existe-t-il des trajectoires typiques du vieillissement selon les sexes ? », concluant qu'il est impossible, dans l'état actuel des recherches, d'apporter une réponse globale à ces questions. À l'occasion d'une réflexion sur l'atteinte à l'intégrité de la personne âgée, il ouvre la problématique de l'intervention et de la prévention.



défis suivants : valoriser la sagesse plutôt que l'énergie physique et la dimension humaine plutôt que la dimension sexuelle ; devenir capable de souplesse dans nos investissements affectifs plutôt que victime d'appauvrissement et développer la flexibilité plutôt que la rigidité mentale ; les sujets qui vieilliront avec le plus de satisfaction seront ceux qui auront le mieux réussi à faire leur deuil de leur rôle de producteur et de travailleur pour redécouvrir d'autres dimensions de leur moi » (p. 282) ; enfin, transcender — plutôt que de s'en préoccuper — le corps et le moi.

Ce n'est pas par hasard si cet ouvrage se termine avec l'analogie de Jung entre le déroulement d'une journée (matin, zénith, après-midi, soir) et les étapes d'une vie humaine : la perspective de la continuité mystérieuse de la vie y est présente : « Aborder la vieillesse avec cette conscience de la continuité

mystérieuse de la vie ne va de soi. En fait, Jung estime que si les gens avaient vécu leur vie intensément et étaient allés au bout d'eux-mêmes, il leur serait plus facile d'accueillir sereinement le ralentissement de la vieillesse.

Les exemples abondent, les résultats de recherches sont présentés de manière vivante. La clarté, l'intelligence du texte, le sens de la synthèse, l'intégration personnelle des idées, avec un coup d'oeil du côté des données québécoises, voilà autant de qualités qui se retrouvent dans *Psychologie du vieillissement*, et qui semblent être la marque de commerce des livres de Jean-Luc Héty. Au total, une synthèse plus que pertinente sur un sujet relativement jeune : le vieillissement.

Toutes les personnes intéressées à comprendre le troisième âge, à des fins personnelles ou professionnelles, auront grand intérêt à lire ce livre.

C'est à travers les grands débats que l'on découvre les grands hommes



412 pages — 19,95\$

RENÉ LÉVESQUE par lui-même

Collection *Philosophie politique*

Un portrait fidèle de l'évolution de René Lévesque à travers l'activité parlementaire, reconstituée d'après les centaines de pages du Journal des débats entre 1963 et 1985, sur tous les sujets déterminants pour la nation québécoise.

UN OUVRAGE D'UNE IMPORTANCE HISTORIQUE INCONTESTABLE

Recherche, mise en ordre et commentaires de **RENALD TREMBLAY**

GUÉRIN LITTÉRATURE

Distributeur exclusif : Québec Livres

Collection
LES BEAUX ROMANS

Quinze



400 pages - 24,95 \$



376 pages - 24,95 \$



408 pages - 20,95 \$

René Major, «révolutionnaire tranquille» de la psychanalyse

HEINZ WEINMANN

LORSQUE, jeune médecin, René Major débarque en 1959 à Paris pour ce qui devait être un séjour d'une année, rien ne laissait prévoir que ce Québécois aux allures « tranquilles » allait ébranler jusqu'aux fondements de la Société psychanalytique de Paris dont il devint aussitôt membre. Bien qu'ayant plusieurs cordes à son arc, ce médecin et psychiatre, pendant plus de 15 ans de sa vie, sera accaparé complètement par l'aventure de la psychanalyse et de son institutionnalisation. En effet, jeune analyste, il est frappé déjà par la structure féodale des sociétés de psychanalyse, reproduisant dans leur fonctionnement interne la relation analytique de maître à élève. Dans le pays de la révolution, bien des bastilles, bastions féodaux d'antan, se dressaient un peu partout, attendant le « révolutionnaire » qui les démolisse.

Le Dr Major s'est attaqué à la Bastille psychanalytique. Dans cette *Bataille de cent ans* de l'histoire de l'implantation de la psychanalyse en France, racontée récemment par E. Roudinesco (Seuil, 1986), le nom de René Major reste associé à l'introduction de la démocratie au sein des sociétés psychanalytiques françaises. Juste retour des choses. Freud s'est flatté d'avoir apporté la « peste » psychanalytique en Amérique. C'est maintenant un Français d'Amérique, un Québécois, qui retourne au pays de la révolution la démocratie à la psychanalyse, démocratie qu'un autre Français, Tocqueville, avait jadis découverte en Amérique. « Remarquable agitateur » (Roudinesco), révolutionnaire, René Major, sans « faire sauter la baraque », en bon Québécois, révolutionnaire « tranquillement » la Société psychanalytique de Paris en la mettant en face des contradictions entre ses théories affranchissantes et ses pratiques féodales.

Malgré ses nombreuses conférences, séminaires, rencontres amicales et professionnelles, le Dr Major nous a accordé une longue entrevue dont voici quelques lignes de force. Ce fut la semaine où le glas du « Disparaître » résonnait lugubrement dans la jadis « Belle Province » : on en entendait l'écho à la fin de cette entrevue.

Nous abordons d'emblée la grande question qui traverse toute la pratique et théorie majoriennes : la psychanalyse est-elle compatible avec la démocratie ? On pourrait penser que la démocratie va de soi à partir de la psychanalyse. Mais, en fait, puisque vous citez Tocqueville, je citerai un autre auteur : La Boétie. On sait qu'en chacun d'entre nous, malgré notre désir d'égalité, de frater-

rité et de liberté, il y a quelque chose qui est prêt à « la servitude volontaire ». Il est freudien de remarquer qu'il y a deux tendances en nous : celle qui aspire à cette liberté et celle qui se trouve un certain nombre de satisfactions dans la « servitude volontaire ». De ce point de vue, la structure des sociétés psychanalytiques non seulement était féodale, mais le pouvoir de la pensée, le pouvoir de l'administration revenait aux plus anciens analystes qui maintenaient les plus jeunes dans une position d'élève dépendant de leur maître.

L'action de René Major a été déterminante pour que les jeunes, les autres, les étrangers comme lui aient voix au chapitre psychanalytique. Ces dernières années, il s'est inquiété de cet impensé des « droits de l'homme », dont tout le monde se réclame en théorie jusqu'aux pires régimes totalitaires, mais que peu pratiquent, à commencer par les sociétés de psychanalyse. « Je m'interroge sur les impasses ou les contradictions qu'ont rencontrées les droits de l'homme à l'intérieur du mouvement psychanalytique. C'est un symptôme inquiétant que la psychanalyse, tout au moins une partie des psychanalystes, ait pu, même par une collaboration passive, favoriser des compromis avec le régime nazi. Mais c'est toujours possible dans tous les régimes. Il y a eu quelque chose de semblable en Amérique du Sud. »

Dans son dernier livre, *De l'élection* (Aubier, 1986), le Dr Major réhabilite la pensée politique de Freud, considérée à la quasi-unanimité sinon inexistante, du moins simpliste ou primaire, avec sa « horde primitive » et le meurtre du « père originel ». « Si l'on prend *L'Homme Moïse et le monothéisme* qui a été écrit entre 1933-38, justement pendant les années de la montée du nazisme, on découvre qu'il y a tout un souci chez Freud qui est lié aux événements graves du monde, avec le retour d'une forme dramatique d'antisémitisme. Il y a plusieurs niveaux de lecture possibles. Il me semble que celui qui est proprement politique a été négligé jusqu'à maintenant. Je ne connais pas d'analyse aussi forte de l'antisémitisme depuis ce texte de Freud. Ce qui est assez extraordinaire de la part de Freud, c'est cette capacité de mettre en cause sa propre histoire en vue de découvrir les motifs cachés de l'antisémitisme nazi. En donnant le sentiment à son peuple d'être élu, Moïse restaure l'amour-propre de ce peuple. « Election qui réveille les « désirs mimétiques » des autres peuples qui cherchent, au nom de leur propre délire d'élection, à éliminer le « peuple élu ». Chez Hitler, cette rivalité fratricide qui veut éliminer l'autre, non

pas parce qu'il est trop différent mais trop semblable, a été poussée jusqu'au paroxysme de la « solution finale » : il ne pouvait y avoir qu'un peuple élu.

Avec la fondation du groupe « Confrontation », dès 1973, René Major donne de l'oxygène à la société psychanalytique française qui s'étioilait dans son cloisonnement et mordait sa langue de bois. Roudinesco qualifie ce groupe d'« îlot de grande respiration ». Démocrate encore, René Major voulait prouver qu'on pouvait parler avec l'autre, de la section rivale, et faire parler cet autre, sans être considéré comme un traître. « Il faut que les gens, quels qu'ils soient, puissent se parler, qu'on ne soit pas toujours en position de recréer dans des groupements de l'étranger, de l'exclusion. La pensée psychanalytique ne cesse de montrer que ce qui est exclu part toujours de quelque chose qui est nié en soi-même. »

Québécois, vivant depuis 1959 à Paris dans un « exil consenti », René Major a été sensible à la question de l'« étranger », de l'« étrangeté » qui traversent son oeuvre de part en part. « Comment un peuple, une société peuvent-ils accueillir cet autre, radicalement étranger à cause de sa langue, de ses mœurs ? Jusqu'où, d'autre part, peut aller l'ouverture du peuple d'accueil sans mettre en danger sa propre identité ? Donc, c'est une situation très complexe, un équilibre fragile que des conjonctures défavorables ont vite fait de rompre. » Le Dr Major parle du « phénomène Le Pen » qu'il a étudié de très près.

Quant à l'émission « Disparaître », René Major fait remarquer que ce n'est pas « sans risque que peuvent être traitées ces questions délicates par les médias. Car on joue à la fois avec la capacité de tolérance et d'accueil de l'étranger et, en même temps, avec ce qui existe en chacun de nous, ce qui résiste à cet accueil, ce qui voudrait que nous rejetions cet autre. »

D'autre part, le Dr Major ne partage pas du tout le fatalisme apocalyptique de l'auto-génocide en douce consenti qui se dégageait de l'émission. Il croit aux bonds mutationnels qui trompent les prévisions des démographes. « Nous avons assisté à une certaine liberté acquise par les femmes qui ne se retrouvent pas immédiatement à 20-25 ans avec le seul souci d'élever une famille mais avec une certaine indépendance professionnelle. Justement, au moment où l'on aura bien mesuré les conséquences de ces acquis, est-ce que les Québécois, tout en gardant les acquis de leur indépendance professionnelle, ne manifesteront pas le désir de quelques enfants ? »

L'avenir le dira. Nous terminons l'entrevue sur cette note d'espoir...

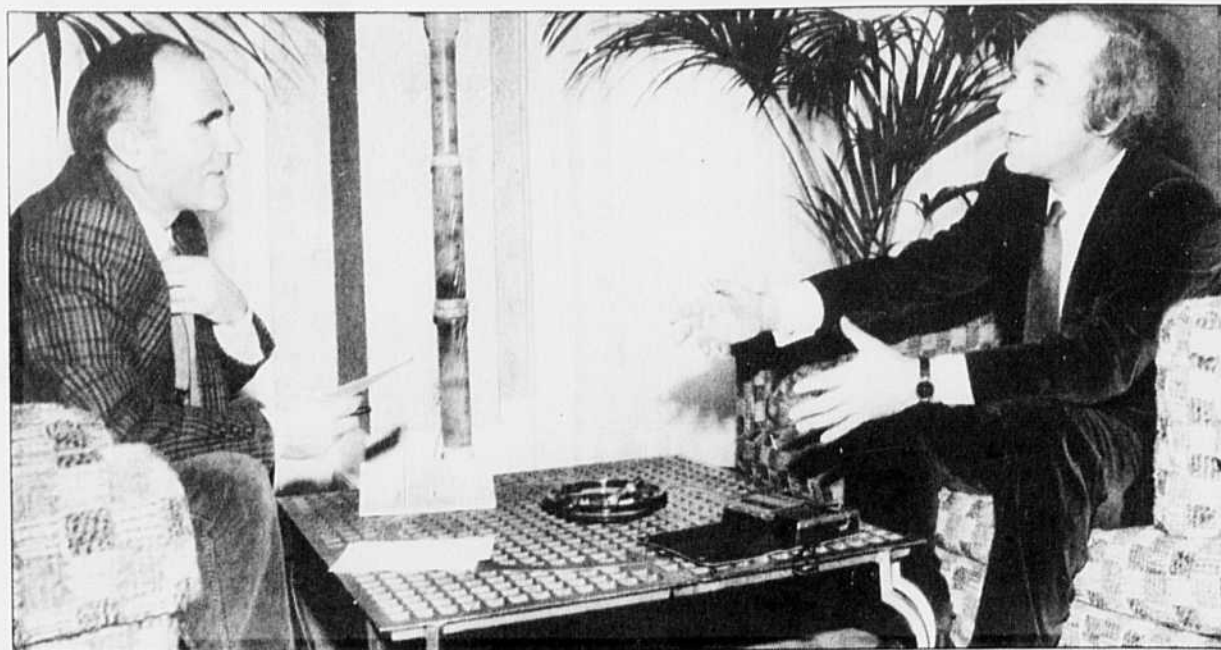


PHOTO JACQUES GRENIER

Le docteur René Major (à droite) avec notre collaborateur Heinz Weinmann.

Névrose et classes sociales

LA NÉVROSE DE CLASSE
Vincent de Gaulejac
Paris, Hommes et Groupes
éditeurs, 1988, 308 pages

GILBERT TARRAB

VINCENT DE GAULEJAC est professeur à l'Université de Paris-Dauphine et dirige le laboratoire de changement social. Il a déjà publié, en collaboration, un ouvrage collectif qui avait été remarqué à l'époque de sa sortie, en 1986 : *Le Sexe du pouvoir* (avec Nicole Aubert et Eugène Enriguez).

Se situant dans la lignée du psychosociologue Max Pagès (*L'Emprise de l'organisation*, la célèbre et déjà classique *Vie affective des groupes*, etc.), l'auteur se pose d'entrée de jeu la difficile question : Comment associer et mettre ensemble deux concepts qui appartiennent à des univers diamétralement opposés ? En effet, la « névrose » est un terme généralement utilisé en clinique et en psychiatrie, et « classes sociales » est une expression qui fait partie du jargon sociologique. Il le dit lui-même dans son introduction : « Le terme de *névrose de classe* est ambigu sur le plan théorique parce qu'il tend à associer une notion clinique et une notion sociologique qui n'ont pas de lien direct entre elles : les classes ne sont pas névrosées, les

névroses ne dépendent pas des classes sociales » (p. 18).

Alors, pourquoi ? La réponse vient un peu plus loin : l'auteur a utilisé cette expression « parce qu'elle provoque un écho chez les personnes dont les conflits psychologiques sont liés à un *déclassement* » (p. 19), car c'est bien au « déclassement » que l'auteur s'intéresse. Il part du principe qu'il existe aujourd'hui, non plus une lutte de classes mais une lutte de « places ». Dans le type de société dans laquelle nous nous mouvons, multipolaire par excellence, les réseaux sont tellement imbriqués les uns dans les autres que les individus sont de plus en plus forcés de mener une véritable guerre pour accéder à des « places » (ou à des postes) socialement prestigieuses et ce, dans un monde organisationnel lui-même très mouvant et turbulent. D'ailleurs, rien n'empêche les individus d'occuper plusieurs places dans plusieurs réseaux : c'est la multi-appartenance qui est la meilleure stratégie pour occuper des positions de pouvoir et d'influence dans tous les domaines. Il s'agit là d'un mouvement réticulaire, qui remet en question les anciens modèles d'intelligibilité sociale. Non seulement y a-t-il lutte de places, mais encore y a-t-il invention de nouvelles places sociales à occuper ! Et c'est cette lutte pour les bonnes places qui serait à la

source des multiples névroses qui jalonnent les hiérarchies organisationnelles modernes.

Les gens « déclassés », autant que les gens « promus » qui luttent de haute main pour conserver leurs acquis, sont sujets à névrose. L'auteur rappelle ici qu'il utilise ce dernier terme non pas comme mode d'une structuration particulière de l'appareil psychique (comme en psychanalyse) mais plutôt pour décrire un tableau clinique.

L'analyse est intéressante, car il est fort malaisé de mettre en rapport la sociologie et la psychanalyse. Certains s'y sont risqués à leurs propres dépens. Pour un Eric Fromm (*L'Art d'aimer*) ou un Herbert Marcuse (*Éros et civilisation*, *L'Homme unidimensionnel*), que de penseurs se sont cassés les dents devant une telle tentative... Vincent de Gaulejac, lui, a décidé de travailler les « cas » qu'il a relevés dans un certain nombre de romans autobiographiques, pour appuyer et étayer sa thèse. À travers les « romans familiaux », comme il les appelle, ou les trajectoires sociomatrimoniales (Annie Ernaux dans *Les Armoires vides* ou encore l'autobiographie du dramaturge Strindberg), il arrive, petit à petit, à décrypter un certain nombre de modèles socio-psychologiques dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils suscitent la réflexion.

Les clés d'un système

LE SYSTÈME POLITIQUE DE L'UNION SOVIÉTIQUE
Luc Duhamel
Montréal, Québec/Amérique
1988, 313 pages

MARCEL FOURNIER

L'IMAGE de l'URSS que nous avons en Amérique est généralement négative et plusieurs d'entre nous pensent que « si le choix lui était offert, l'ouvrier soviétique préférerait le régime de vie capitaliste, à l'occidentale, qui lui assurerait un meilleur niveau de vie ». Tout en partageant certaines des critiques qu'on adresse habituellement au régime soviétique et à ses dirigeants, Luc Duhamel entend récuser cette image et il nous présente une analyse relativement positive du système politique de l'Union soviétique. Ce professeur de science politique à l'Université de Montréal connaît bien son sujet ; il s'intéresse au monde communiste depuis plus de 15 ans et il a séjourné à plusieurs reprises dans les pays d'Europe de l'Est.

Son ouvrage se présente comme un « livre de référence », un manuel : il s'adresse non pas, comme on le faisait auparavant, aux militants mais aux étudiants des cégeps et des universités et, ce qui est nouveau, aux cadres des entreprises multinationales. On manque, et Lavalin le déplore, « d'informations sur le client » ! Les deux premières parties,

spécifiquement l'étude des principaux groupes qui composent la société soviétique : les ouvriers, les cadres, les femmes, les paysans ». On y voit des gens moins préoccupés par l'idéologie que par l'élévation du niveau de vie, l'acquisition de plus de biens de consommation et une amélioration des services.

Et Gorbatchev, qui est-il ? Un tsar libéral, un euro-communiste, un social-démocrate ? Pour M. Duhamel, « toutes ses définitions sont flatteuses mais n'en passent pas moins à côté de ce qu'il est en réalité : un léniniste. En un sens, il est « reaganien » : comme Reagan du début des années 80 qui propose une renaissance de l'Amérique par un retour aux valeurs fondamentales, Gorbatchev veut une relance de son pays par une redécouverte de ses sources léninistes » (p. 310). Tout l'art du nouveau secrétaire est de défendre deux principes fondamentaux qui ont été abandonnés : la pluralité des candidatures lors des élections et le respect du droit à la critique. Mais les problèmes auxquels l'URSS est confrontée ne sont pas seulement politiques mais aussi et surtout économiques : ce pays doit craindre moins une révolte des dissidents ou un « effondrement du régime » qu'un déclin « au rang de puissance moyenne ».

La dynamique de la vie sociale et politique ne se limite pas à la domination du Parti et de ses dirigeants. Le politologue se fait ici sociologue pour montrer que l'URSS est une société fort complexe et hétérogène et qu'elle évolue et s'adapte. D'ailleurs, la dernière partie, la plus intéressante, de son ouvrage « concerne

la dynamique de la vie sociale et politique ne se limite pas à la domination du Parti et de ses dirigeants. Le politologue se fait ici sociologue pour montrer que l'URSS est une société fort complexe et hétérogène et qu'elle évolue et s'adapte. D'ailleurs, la dernière partie, la plus intéressante, de son ouvrage « concerne

LES ÉDITIONS BELLARMIN

ont le plaisir de vous inviter au lancement des oeuvres suivantes:

■ LA THÉOPOÉSIE DE PATRICE DE LA TOUR DU PIN
de Jacques Gauthier

■ L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE PUBLIC DES FRÈRES ÉDUCATEURS
(1920-1970) Utopie et modernité
de Paul-André Turcotte

■ LE CORPS BRISÉ
de Jean Vanier

Le jeudi 30 mars 1989, de 18:20 à 19:00
heures à la Place Yves Thériault au Salon du
Livre de l'Outaouais dans le cadre de son 5 à
7 littéraires.

Venez nous voir au kiosque 119



**Éditions
Bellarmin**

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) Canada
H2P 2L9 — Tél.: (514) 387-2541



Best-sellers à lire et à offrir sans faute

LES DIMANCHES SONT MORTELS

Francine D'Amour

186 p. — 12,95\$

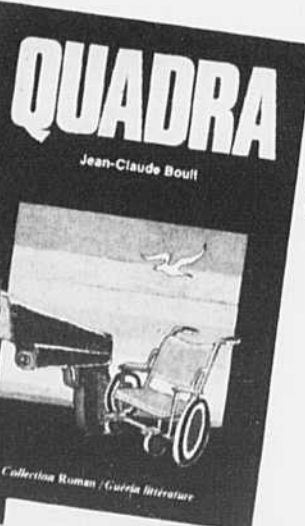
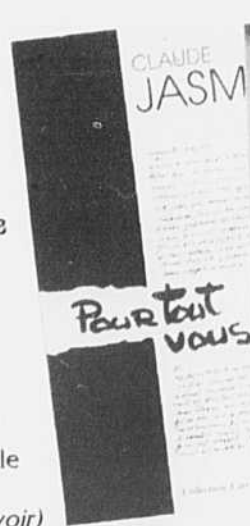
PRIX MOLSON DE L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE 1988
GRAND PRIX LITTÉRAIRE GUÉRIN 1987

POUR TOUT VOUS DIRE

Claude Jasmin

466 p. — 19,95\$

«On lui envie encore ce talent de si bien savoir donner le goût de lire».

Jean-Roch Boivin (*Le Devoir*)

LA VAIRONNE

Evelyn Bernard

GRAND PRIX LITTÉRAIRE GUÉRIN 1987

252 p. — 14,95\$

Un défi relevé avec une rigueur de forme et de fond qui ne pouvaient pas échapper aux membres du jury.

(Extrait d'une critique de R. Martel, *La Presse*)

QUADRA

Jean-Claude Boulton

586 p. — 19,95\$

UN PREMIER ROMAN PASSIONNANT
D'UN AUTEUR GÉNÉREUX

GUÉRIN LITTÉRATURE

Distributeur exclusif: Québec Livres

L le plaisir des
Livres

Sollers et les poissons

LE LYS D'OR
Philippe Sollers
Paris, Gallimard
1989, 247 pages
CARNET DE NUIT
Philippe Sollers
Paris, Plon
1989, 136 pages



Lisette
MORIN
▲ Le feuilleton

PARMI DES DIZAINES d'anecdotes, de citations, et sans doute aussi d'emprunts à la vie quotidienne des intellos parisiens, Philippe Sollers nous offre, dans *Le Lys d'or*, l'histoire « connue », précise le narrateur, de « la joie des poissons ». Cette histoire serait bien courte. Il s'agit de Tchouang-tseu et Houei-tseu qui se promènent au bord de la rivière Hao, et qui s'interrogent à propos des poissons qui nagent à l'aise. Ils sont... heureux comme des poissons dans l'eau. Les deux Chinois ont une brève discussion sur « la joie des poissons »... L'un croyant savoir ce qu'elle est, l'autre en doutant... puis- qu'il faut être poisson pour connaître la joie des poissons.

Mais sur le style de « cette blague de l'Antiquité », Sollers entreprend l'une de ses digressions familières. Ici, prélude au sommeil, dans la maison de vacances où il séjourne, au bord de la mer, dans le but de... remplir une commande : écrire, moyennant rétribution, la vie d'une riche héritière, aristocrate de surcroît, qui n'a que 28 ans et qui se nomme Reine des Laumes. Lui, Simon Rouvroy, est professeur de chinois. Et, bien entendu, après l'avoir rencontrée chez un antiquaire où elle acquiert l'objet qu'il convoitait — c'est « le lys d'or » qui donne son titre au roman — Rouvroy-Sollers s'en éprend jusqu'à accepter le marché que la belle lui propose.

Le reste de l'histoire ? C'est du



PHOTO MARTINE FRANCK/Magnum

Philippe Sollers

Sollers habituel. Et nous sommes, nous les lecteurs, ses poissons habituels. Nous le suivons dans les méandres de son récit comme dans l'eau d'une rivière capricieuse, irisée, quelquefois troublée par le vent des réminiscences érudites de l'auteur, mais toujours entraînés comme le sont les méros par le dauphin.

« Si vous ne comprenez pas, ce n'est pas ma faute », écrit encore Sollers, toujours en digressant sur l'apologie de la joie des poissons. Quelle soudaine modestie pour un auteur qui ne la pratique pour ainsi dire jamais ! Et que l'on surnomme « le roi » quand on s'intéresse à ce qu'il écrit. Et c'est souvent puisque l'auteur est diablement prolifique. Et qu'il nous offre, en même temps que *Le Lys d'or*, chez son éditeur habituel, un *Carnet de nuit*, dans une nouvelle collection de la vénérable institution qu'est Plon.

Écrit nuitamment que ce petit recueil ? Peut-être bien, mais revu pendant le jour puisque, bourré de citations, d'extraits de livres aimés, il offre ce qu'on appelle les coordonnées, les renseignements utiles pour

ces poissons de lecteurs, qui ne nagent pas toujours dans la joie des profondeurs abyssales où tente de les entraîner le poisson-phare.

Philippe Sollers pratique sans doute depuis longtemps le style des carnets. « La note de carnet est le comprimé, la cellule vivante, la capsule. La nappe continue du récit est l'eau » (Henry James : *Le Fluide sacré de la fiction*). Jonction des deux : effervescence. Épiphanie selon Joyce. Dans cette bible du parfait narrateur, de cet égoïste intégral, on apprend donc beaucoup de choses, et d'abord et avant tout on suit le très perspicace pèlerin de Paris qu'est Sollers, Bordelais de naissance, né Joyaux, qui a tiré son nom des dictionnaires et qui s'y retrouve. « Ce n'était pas évident », souligne-t-il... humblement !

On découvrira aussi dans *Carnet de nuit* l'amorce du *Lys d'or* — un carnet, Sollers le répète à l'infini, c'est fait pour ça — puisqu'une des notules rappelle « opportunément » que Saint-Simon s'appelait Louis de Rouvroy !

Tout compte fait, c'est le carnet qui m'a le plus et le mieux intéressé. Comme le disait si justement Claude Debussy, analysant les oeuvres des musiciens du passé, « il faut quelquefois ouvrir le ventre des pantins »... Sollers se livre avec talent, presque avec génie, dans ce qui pourrait n'être qu'un ana, mais qui devient le livre des références utiles. Et même de l'examen de conscience.

Lucide et sûr de ce qui l'attend, provoquant même la critique perfide, l'auteur du *Lys d'or*, utilisant — c'est inattendu ! — la troisième personne, écrit dans *Carnet de nuit* : « Il vient d'achever un livre. C'est le matin. Il referme sa machine à écrire, regarde par la fenêtre et se dit : bon, et maintenant il ne reste plus qu'à attendre la répression. » Pour cet aveu, certains lecteurs choisiront de suivre Philippe Sollers dans ses eaux familières, de partager la joie des poissons !

Au presbytère de Choisel

MICHEL TOURNIER
Françoise Merlié
Paris, Pierre Belfond
coll. « Les dossiers Belfond »
1988, 283 pages

PAUL GAGNÉ

CURIEX OUVRAGE que la longue monographie que consacre Françoise Merlié à Michel Tournier et à l'oeuvre remarquable qu'il s'emploie depuis plus de 20 ans à édifier. Mais peut-être fallait-il s'y attendre : rien de ce qui entoure l'occupant du presbytère de Choisel n'a jamais été banal ou convenu.

À en croire la prière d'insérer, Françoise Merlié caresserait l'audacieux projet de livrer au lecteur — qui n'en demande pas tant — « l'oeuvre complet de Tournier, clés en mains ». Dans un avant-propos habile et lucide, l'auteur s'était pourtant elle-même mise en garde contre les risques que comporte l'interprétation d'une oeuvre inachevée. Il faut croire que l'éditeur, emporté par l'enthousiasme, a oublié de faire siennes les réserves de la première concernée.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que Françoise Merlié ait voulu « faire complet ». Ainsi, dans la première partie (qui porte le titre malheureux de « Présentation générale »), elle s'applique à sonder les couches profondes — mais peut-être pas aussi inconscientes qu'il n'y pa-

rait à première vue — de l'oeuvre de Tournier, à retrouver, sous l'anecdote, les lignes de force qui lui donnent forme et cohérence. Ainsi les thèmes de la gemellité et de l'androgynie, pour n'en citer que deux, sont-ils examinés sous toutes les coutures, et les sens qu'ils peuvent revêtir, traqués jusque dans leurs derniers re-tranchements.

Par moments, on ne peut se défendre d'éprouver une certaine gêne à la lecture d'extrapolations forcées qui débouchent sur des interprétations pour le moins discutables. Jusqu'où peut-on aller trop loin ? À quoi bon compliquer ce qui, au fond, était assez simple ? Et comment faire abstraction des infinies répétitions attribuables à la méthode choisie et l'étroite parenté des thèmes entre eux ?

D'autre part, on aurait souhaité que les références soient plus diversifiées. Tout le monde reconnaît l'importance du *Roi des aulnes* et de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Mais les constants renvois à ces romans font bon marché d'une sorte de mouvement de l'oeuvre, que Tournier lui-même compare à un « des-sèchement », particulièrement sensible dans *La Goutte d'or*, son dernier roman.

« Analyse des oeuvres », la deuxième partie de l'ouvrage, ne propose jamais, en dépit d'un titre une fois de plus trompeur, que des résumés de contes, de romans ou d'essais. Comme l'analyse — la

« vraie » — a précédé, ces textes présentent de l'intérêt surtout pour ceux et celles qui ne possèdent pas une connaissance préalable de l'oeuvre de Tournier. Mais alors, se demande-t-on, d'où viendra qu'ils voudront lire une monographie ?

Dans la troisième partie, à peine plus justement intitulée « Points de repère biographiques », l'auteur, après avoir dressé une « substantielle » chronologie de Tournier (la première entrée fait état de la naissance d'un grand-oncle maternel), entreprend de montrer comment il est devenu écrivain. De la germanophilie à la philosophie, en passant par la photographie, l'itinéraire intellectuel de Tournier est reconstitué avec intelligence par Françoise Merlié, qui signe là les meilleures pages de son livre.

D'ailleurs, on doit à la vérité de dire qu'elle possède à merveille son sujet : sous sa plume, l'oeuvre de Tournier donne sa pleine mesure. Bien sûr, cette oeuvre a ses « évidences ». Et comme Tournier a lui-même réfléchi sur ses livres (qu'on pense simplement au *Vent Paraclet*, son journal intellectuel), le risque de ne rien « trouver » existait bel et bien. Pourtant, des secrets, des sens cachés, sont révélés. En ce sens, le livre de Françoise Merlié aura contribué à faire connaître une oeuvre que la postérité tiendra certainement pour l'une des plus importantes du 20e siècle.

L'amour au trimestre

NINON DE LENCLOS, femme d'esprit, homme de coeur
France Roche
Paris, Robert Laffont
1988, 333 pages

LOUIS-B. CHAMPAGNE

ELLE ÉTAIT née et avait habité le quartier du Marais, qui était le centre des aventures galantes du Paris de son temps ; et Ninon, selon Voltaire, avait eu « des bonités » pour le cardinal de Richelieu, qui lui assura 2.000 livres de rentes viagères. Bon début pour une jeune fille qui, à 17 ans, avait choisi la galanterie comme mode de vie, préférant avoir beaucoup d'amants plutôt qu'un seul mari. Elle prit cette décision de propos délibéré et ne dérogea pas à cette règle de conduite.

Sa vie, comme la raconte France Roche, est étourdissante et on devrait en faire la lecture avec un carnet de notes à portée de la main, afin de pouvoir suivre le « score » comme on dit en termes de base-ball. Les joueurs sont si nombreux et changent de rôle si souvent qu'on en devient tout étourdi.

L'auteur nous trace le portrait d'une Ninon qui n'est pas une nymphomane, l'une de ces ogresses à qui il faut chaque jour leur provision de chair fraîche. Ni non plus de l'une de ces grandes amoureuses qui seignent quelques amours éternelles, en éternisant les préliminaires, en entretenant les broutilles et les réconciliations excitantes et en cultivant des

ruptures dont elles parlent toute une vie.

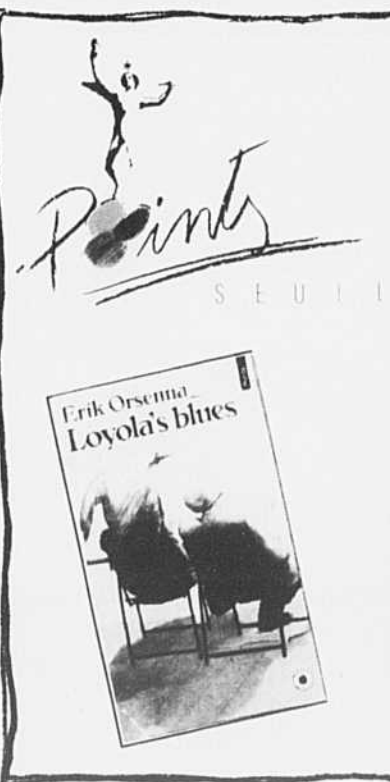
Non, cette femme avait tout simplement toujours trois ou quatre amants, comme on a deux ou trois sous devant soi, pour pouvoir sans se gêner s'en départir. Elle leur disait : « Je t'aimerai un trimestre. Pour moi, c'est l'éternité ! » Parmi ses adorateurs, on peut mentionner d'Albret, Navailles, Coligny, Châtillon, Villars, Condé, Sévigné, Brancas, d'Elbène, Miossens, Méré, Charleval, Vaissé, Villarceaux, Guiche, Rambouillet, Coulon, Perrachon, Huygens, LaFare, Chapelle, Saint-Evremond, Châteauneuf et moult autres.

Parmi ses fréquentations, elle comptait Molière. Ce fut lors d'un souper chez Ninon, d'ailleurs, qu'avec madame de la Sablière et Boileau, fut écrite la réception du médecin dans *Le Malade imaginaire*. Molière consultait Ninon sur ce qu'il faisait ; il la considérait comme la personne sur qui le ridicule faisait la plus vive et la plus prompte impression.

Mademoiselle de Scudéry décrit ainsi Ninon, sous le personnage de Clarice : « Pour de l'esprit, elle en a sans doute beaucoup et elle en a même d'une manière dont il y a peu de personnes qui soient capables, car elle l'a enjoué, divertissant et com-mode pour toutes sortes de gens et principalement pour les gens du monde, elle a de l'esprit, de la véritable bonté et mille qualités dignes d'être infiniment estimées. »

Ceux qui furent ses amants demeurèrent toujours ses amis sincères et attachés. Et en vieillissant, aucune de ses qualités ne semble

s'être amoindrie. Qui fut son dernier amant ? Nul ne le sait au juste. Lors- que l'abbé de Châteauneuf fut, après bien des supplications, admis au rang de ces privilégiés, il lui demanda : « Pourquoi m'avoir fait attendre jusqu'à ce jour ? » Et elle répondit en souriant : « Parce que j'attendais que mes quatre-vingt ans fussent sonnés ! » Légende ou vérité ?



La collection *Le choix de...* LA MÉMOIRE LITTÉRAIRE DU QUÉBEC

Déjà parus: 25 titres
Prix: 8,95\$ chacun



LE CHOIX DE FÉLIX LECLERC
dans l'oeuvre de **Félix Leclerc**

LE CHOIX DE JACQUES FERRON
dans l'oeuvre de **Jacques Ferron**

LE CHOIX DE MARCEL DUBÉ
dans l'oeuvre de **Marcel Dubé**

LE CHOIX DE BENOÎT LACROIX
dans l'oeuvre de **Benoît Lacroix**

LE CHOIX DE VICTOR BARBEAU
dans l'oeuvre de **Victor Barreau**

LE CHOIX DE CÉCILE CHABOT
dans l'oeuvre de **Cécile Chabot**

LE CHOIX DE ROBERT CHOQUETTE
dans l'oeuvre de **Robert Choquette**

LE CHOIX DE ROGER DUHAMEL
dans l'oeuvre de **Roger Duhamel**

LE CHOIX DE NAIM KATTAN
dans l'oeuvre de **Naim Kattan**

LE CHOIX DE GUSTAVE LAMARCHE
dans l'oeuvre de **Gustave Lamarche**

LE CHOIX DE RINA LASNIER
dans l'oeuvre de **Rina Lasnier**

LE CHOIX DE CLÉMENT MARCHAND
dans l'oeuvre de **Clément Marchand**

LE CHOIX DE CLAIRE MARTIN
dans l'oeuvre de **Claire Martin**

LE CHOIX DE D'ALPHONSE PICHÉ
dans l'oeuvre de **d'Alphonse Piché**

LE CHOIX DE SIMONE ROUTIER
dans l'oeuvre de **Simone Routier**

LE CHOIX DE FÉLIX-ANTOINE SAVARD
dans l'oeuvre de **Félix-Antoine Savard**

LE CHOIX D'ÉVA SÉNÉCAL
dans l'oeuvre de **Éva Sénécal**

Le choix de **Auray Blain**
DANS L'OEUVRE DE MARIE-VICTORIN

Le choix de **Jacques Blais**
DANS L'OEUVRE DE SAINT-DENIS GARNEAU

Le choix de **Marcel Carbotte**
DANS L'OEUVRE DE GABRIELLE ROY

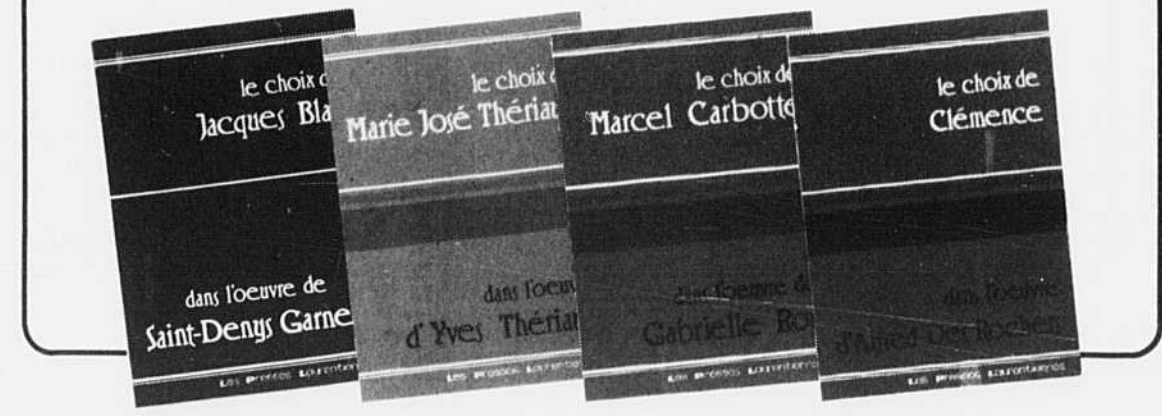
Le choix de **Marie José Thériault**
DANS L'OEUVRE D'YVES THÉRIAULT

Le choix de **Clémence Desrochers**
DANS L'OEUVRE D'ALFRED DESROCHERS

Le choix de **Simone Bussièrès**
DANS L'OEUVRE D'ADRIENNE CHOQUETTE

Le choix de **Jean Panneton**
DANS L'OEUVRE DE RINGUET

Le choix de **Jacqueline Vézina**
DANS L'OEUVRE DE MEDJÉ VÉZINA



À PARAÎTRE AU PRINTEMPS 89:

- Le choix de **Jean-Éthier Blais** dans son oeuvre
- Le choix de **Bertrand Vac** dans son oeuvre

**LIVRES INDISPENSABLES DANS
TOUTE BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE**

Les Presses Laurentiennes

Distributeur exclusif: Québec Livres

Le plaisir des Livres

Au secours, M. Gorbatchev!

AVOIR VINGT ANS À L'EST
Véronique Soulé
Paris, Seuil, 1989, 290 pages



CERTAINES ENQUÊTES journalistiques prennent de l'importance non seulement auprès d'un large public, mais aussi des spécialistes, car, au fond, il s'agit alors de très bonne sociologie. C'est ainsi que le livre de Véronique Soulé s'inscrit dans le cadre des meilleurs travaux récents sur l'Europe de l'Est, bien que ce ne soit qu'un ensemble d'entrevues fort éloigné d'une recherche scientifique dans le véritable sens de ce terme.

Dès le départ, il convient de souligner que Véronique Soulé travaille depuis plusieurs années déjà pour le quotidien *Libération* comme chargée de reportages concernant les pays de l'Europe centrale et de l'Est. À travers cette expérience, elle a été en mesure de comprendre, entre autres, les différences qui sont plus marquées entre les pays de l'Europe de l'Est, l'Albanie, par exemple, et la Hongrie, qu'entre les pays de l'Europe de l'Ouest. En fonction du fait, énergiquement nié d'ailleurs par une certaine go-gauche, de soumission forcée de cette partie du monde à l'impérialisme soviétique, on s'est habitué trop facilement à l'Ouest à traiter l'Est comme une entité homogène. Véronique Soulé démontre

à quel point cette ignorance devient tendancieuse quand il s'agit d'évaluer les jeunes générations et leurs aspirations.

L'avènement de Mikhaïl Gorbatchev et de sa nouvelle politique a été à cet égard un élément déclencheur pour les filles et les garçons qui ne demandent pas mieux que de pouvoir extérioriser enfin leurs ambitions et leurs rêves. Plus encore, dans certains pays, telle la Roumanie, Gorbatchev est considéré comme le seul homme politique capable d'obtenir la démission de Ceausescu et de sauver ainsi les Roumains de la servitude politique et du sous-développement économique qui ne fait que s'aggraver. Parallèlement, dans d'autres pays la peur recule et on peut effectuer des entrevues, impensables auparavant, en Tchécoslovaquie comme en Allemagne de l'Est, et même assister à des spectacles qui ont cessé brusquement d'être clandestins. La Pologne, où, malgré la loi de guerre et ses conséquences, on est toujours prêt à prendre des risques, vit à l'heure de la reconnaissance de Solidarité, tandis qu'en Hongrie, on espère réaliser des réformes constitutionnelles tout en se demandant comment elles pourront s'accompagner de réformes économiques.

« Ils devront attendre dix ans, vingt ans, pour avoir un logement », note néanmoins et à juste titre Véronique Soulé. « À 20 ans à l'Est, ils ont déjà fait les comptes de toutes ces années d'attente. Les "acquis" du socialisme, dont on leur a rabattu les oreilles depuis l'enfance, les font sourire. Désabusés devant ce piètre héritage, ils n'entretiennent plus au-

cune illusion sur le système. Dès lors trois choix au moins s'offrent à eux : s'accommoder, se battre ou partir. »

La journaliste ne s'attarde pas à interroger ceux qui veulent partir et tout laisser derrière eux. Elle s'intéresse principalement aux jeunes qui font face, car ce sont là les chefs politiques de demain. Ils sont reconnaissants à Gorbatchev dans la mesure où il les aide à mettre dehors les hommes du pouvoir, inefficaces et corrompus, mais n'ont ni sympathie, ni même curiosité à l'égard de l'URSS. Selon eux, c'est Moscou qui a placé volontairement à la tête de leur pays ces gens-là pour dominer leurs propres parents et grand-parents ! Ce qu'ils espèrent, donc, c'est d'acquiescer enfin leur indépendance nationale pour introduire les réformes, restaurer la démocratie, le pluralisme, la tolérance et l'économie du marché, puis s'occuper enfin des choses sérieuses dont l'écologie, la suppression du service militaire obligatoire et la paix mondiale.

Ce n'est pas un hasard si les églises commencent à avoir un peu plus de liberté dans l'ensemble du bloc, exception faite de la Pologne qui a eu depuis des années une situation très particulière ! Pour les jeunes, les pratiques religieuses sont une façon de protester ; pour la bourgeoisie rouge, la classe dirigeante, c'est un moyen, le dernier dont elle dispose, d'encadrer ces jeunes qui portent désormais les cheveux longs, composent des chansons où le danger du nucléaire rime avec Tchernobyl, se droguent et font des enfants avec des filles à peine pubères. À Prague, comme à Berlin-Est, on sait que l'engagement communiste, basé sur la

formation obligatoire des jeunes, est inefficace, que les photos de Marx et les statues de Lénine n'intéressent plus personne et que les punks à tête rasée ou aux cheveux roses se déchainent d'autant plus facilement qu'ils n'ont rien à perdre... Encourager les réactions nationalistes, appuyées par l'Église, devient dès lors une nécessité, mais, par ricochet, on suscite ainsi des manifestations anti-soviétiques. Car les jeunes ont beau être « séduits » par Gorbatchev, ils exigent néanmoins que l'armée soviétique cesse enfin de « veiller » sur leur territoire à ce que le régime imposé, demeure cette parodie de démocratie dont ils se moquent. En Pologne, à Gdansk, la fameuse déclaration de Lech Walesa « Entre Polonais, on pourra toujours s'entendre » est sur toutes les lèvres et a une signification lourde de conséquences dans d'autres pays du bloc.

Dernière dimension très importante : la démission d'une partie des jeunes. « Quand on a 20 ans à l'Est, constate Véronique Soulé, c'est presque une fatalité : partir, rester ? Bien peu échappent à la question qui déterminera toute leur vie. » Et cette remarque, comme beaucoup d'autres qu'on trouvera dans son remarquable bouquin, est on ne peut plus conforme à l'image réelle de l'existence des jeunes qui se demandent pourquoi ils ont eu la malchance de naître « enfants du socialisme »...

Un livre à lire et à méditer, surtout par ceux qui ont 20 ans à l'Ouest, remâchent les critiques de la démocratie, conformes à la « propagande à papa », et ignorent jusqu'à la signification véritable de termes tels que justice, liberté et indépendance !

L'invitation au voyage

AU-DELA DU SOUPÇON
La nouvelle fiction américaine de 1960 à nos jours
Marc Chénétier
Paris, Seuil, 1989, 453 p.

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

ON PARLE SOUVENT, et généralement sans beaucoup de nuances, de l'influence néfaste de la culture américaine au Québec. Celle-ci se limite souvent, pour un certain nombre d'incultes, à McDonald, Rambo et *Dallas*. En ce qui concerne la littérature américaine, cependant, l'information frôle souvent le néant intellectuel. Qui peut nommer 10 romanciers/ières américaines né(e)s après 1930 ? Peu de lecteurs, sans doute. C'est pourquoi l'ouvrage de Marc Chénétier pourrait devenir un événement.

Depuis *Histoire du roman américain* de Marc Saporta, publié en 1976, aucun ouvrage francophone n'avait dressé un portrait global du roman américain. Or, le livre de Saporta abordait très peu les années 1960, là où commence celui de Chénétier.

L'auteur a éliminé de son corpus les littératures dites parallèles (polar, science-fiction) et s'écarte résolument de ce qu'on nomme le *mainstream*, courant dominant où se retrouvent les romans traditionnels, de type réaliste, qui ne cherchent pas à renouveler les formes romanesques. On pourrait argumenter longtemps sur la définition que Chénétier donne de ce terme et surtout sur l'utilisation qu'il en fait, qui lui permet d'inclure des auteurs aussi différents que John Irving et Philip Roth. Voir dans l'auteur du *Sein* et du *Grand Roman Américain* un romancier traditionnel tient manifestement du

parti pris.

Cette objection étant faite, l'ouvrage de Chénétier est d'une richesse indéniable. Comme le titre peut le laisser supposer, *Au-delà du soupçon* rend compte de l'influence très importante du Nouveau Roman — et en particulier de Samuel Beckett — chez un nombre appréciable d'écrivains américains au cours des années 1960. Après un cours chapitre consacré aux oeuvres de William Gass et John Hawkes, qui marquent selon Chénétier un point tournant, l'auteur aborde un certain nombre de thèmes ou de sujets qui s'imposent dans le roman depuis 30 ans : métaphysique, sports et jeux, médias et communication, Histoire, sciences. Les oeuvres sont abordées d'abord du point de vue formel, perspective innovatrice envers une littérature qu'aujourd'hui encore on tend à lire en fonction de ses grands thèmes (la morale, les grands espaces, gnangnangnan...).

Oeuvre nourrie par la théorie philosophique et littéraire, *Au-delà du soupçon* n'est pas à proprement parler un ouvrage théorique mais un essai qui offre un survol intelligent et bien structuré du corpus romanesque américain et également, en filigrane, des grands débats qui ont témoigné de son évolution au cours des trois dernières décennies. Comme si cela ne suffisait pas, l'ouvrage fournit également une bibliographie très complète qui inclut même des ouvrages publiés au cours des derniers mois de 1988. On pourra certes avoir envie de réfuter certaines affirmations de l'auteur mais, pour quiconque s'intéresse au roman américain, ce livre est d'ores et déjà incontournable.

Dans de beaux draps . . . noirs

SOMBRES CRAPULES
Russel N. Greenan
Crapule Productions
Sombres Crapules 1
Paris, 1987, 190 pages

UN MONSTRE
COMME VOUS ET MOI
Catherine Guilmain
Paris, Belfond, 1988, 269 pages

BABY BLUES
Pascal Basset-Chercot
Paris, Calmann-Lévy
1988, 208 pages

PIERRE DESCHAMPS

UN COURT catalogue, mais quel catalogue que celui de quatre titres de l'éditeur français Crapule Productions ! Quel brio ! Quel travail réussi ! Que d'ouvrages soignés comme bien peu d'ainés savent encore faire ! Quelle production que celle de ces livres qui, dès leur parution, deviennent de beaux lots pour bibliophiles avertis ! Du bel art sous toutes les coutures. Raresment l'amateur de policiers est-il convié à pareil festin !

Ici, le livre se présente sous véritable jaquette pelliculée qui étale en quadrichromie — et en toute longueur — une ou plusieurs scènes du

récit. Les pages de couverture en papier chiffon sont noires, comme l'encre qui y a servi à imprimer nom d'auteur, titre et sigle-maison ! Et que dire des pages intérieures en papier glacé... Sinon que là se cachent de véritables romans noirs qui glacent d'effroi. Tel *Sombres Crapules*, de Russel H. Greenan. Un titre qui donne le ton et son nom à la collection tout entière, un roman qui procure un plaisir de lecture criminelle qui se fait de plus en plus rare. Ce qui vaut, certes, à Russel Greenan d'être le nouveau classique du roman noir américain.

Kevin Reedy et Phil Delauney sont amis d'enfance. Le premier est flic, le second policier et frère de la sulfureuse Missy, une toquée qui ne cesse d'accumuler les bourdes. Arrive ce qui devait arriver, la jolie Missy tue un homme... de sang froid ! Reedy viendra à sa rescousse au prix de mille entorses à la loi et de plus d'une vie.

Un fort récit où les personnages entretiennent entre eux des liens pleins de cette ambiguïté qui sert si bien le suspense et la dérive des sens. Un cocktail de perversités qui rappellent à notre mémoire ce que Claude Dubussy a pu dire de *L'Agent secret*, de Joseph Conrad : « Il y a,

là-dedans, une collection de crapules tout à fait réjouissante, et à la fin atteint au sublime. C'est décrit de la manière la plus tranquille, la plus détachée, et ce n'est qu'après avoir réfléchi qu'on se dit : mais ces gens-là sont des monstres. » Une compagnie à rechercher absolument !

De presque même eau, *Un monstre comme vous et moi*. Dans Florence, la cité des Médicis, un tueur fou rôde depuis une quinzaine d'années. Ses victimes sont invariablement des couples amoureux s'ébattant le soir venu sur les banquettes d'une automobile. Fétichiste, le meurtrier conserve précieusement un morceau de leur coupable chair.

Récit polyphonique, ce roman est ponctué par les voix de sept personnages qui sont comme autant de narrateurs. Au jour le jour, ils témoignent tour à tour du climat de psychologie qui gagne peu à peu la ville, et eux tout autant. Pleinement réussi et soutenu par une fort belle langue, l'artifice de construction a le mérite de doter les différents acteurs du drame d'une réelle épaisseur psychologique, une qualité dont peu de productions policières peuvent s'enorgueillir. Il est vrai que Claudine Guilman est cinéaste et agrégée de lettres.

Au diapason inférieur (et quelques bécarras au-dessus), *Baby blues*, de Pascal Basset-Chercot. Jacques Fait, l'inspecteur au pied bot, fait enquête avec son acolyte Garnier. Un bel oiseau, celui-là ! Un sympathique personnage secondaire qui martyrise les engrenages de transmission des véhicules du corps policier, qui passe son temps à fortifier son anatomie et qui manque de déglutir chaque fois qu'il franchit le seuil du laboratoire de la police judiciaire. À l'instar des grands monstres du cinéma (à chacun son bestiaire), Garnier sauve à lui seul une production « aussi alambiquée que la bouche du coelacanthe ».

Un cadavre de bébé crucifié, Blandine-la-folle, son mari volage, d'inextricables inimitiés de clocher, des ingrédients sans sel qui ont pourtant valu à *Baby blues* d'être le tout premier lauréat du prix Patricia-Highsmith, dernier-né des récompenses littéraires policières. Un choix à mettre résolument en sourdine !

★
Note : « Philosophie du crime », tel est le thème du numéro 34 de l'élegante revue trimestrielle *Milieu*. Du lot d'articles, citons « Du crime littéraire », de Jean-Paul Demure, qui publie en Série noire.

LA CHAMBRE DÉROBÉE
Paul Auster
Arles, Actes sud, 1988, 165 pages

MONIQUE LARUE

LES PERSONNAGES de *La Chambre dérobée* ressemblent étrangement au portrait de leur auteur, le « suspect nommé Paul Auster », présent dans ces pages par Guy Ferland (LE PLAISIR DES LIVRES du 11 février). Fuyards de calibre métaphysique, ils esquivent l'élucidation avec une habileté stupéfiante. En bons héros, ils se préfèrent morts que cernés.

Le narrateur, journaliste littéraire à New York, reçoit une lettre d'une femme qu'il ne connaît pas, épouse d'un compagnon d'enfance perdu de vue. En fait, il s'agit de beaucoup plus que cela : lui et Fanshawe se sont connus avant de savoir parler, bébés emmaillottés de couches qui rampaient dans l'herbe. Fanshawe a été l'*alter ego* du narrateur, son double.

Or, il a disparu, depuis plus de six mois, laissant sa femme enceinte. L'enquête policière habituelle a eu lieu, sans résultats. Un détective privé, engagé par la « veuve », n'a rien trouvé non plus. Fanshawe doit être considéré comme mort.

Il a laissé une cargaison de manuscrits inédits, et exprimé le désir qu'ils soient soumis au jugement de son ami. Fanshawe était en effet « devenu écrivain ». Mais un écrivain résistait à la publication. Suspect...

Les écrits s'avèrent géniaux. Une mine d'or. Avec le concours de Stuart Green, lecteur dans une prestigieuse maison d'édition, le critique en orchestre la publication, qui sera un succès éditorial et commercial.

Peu à peu, le malentendu s'installe. Les rumeurs, dans le « milieu », insinuent que l'auteur des oeuvres n'est autre que l'ami de Fanshawe, le narrateur lui-même. D'autant plus que, tout naturellement, celui-ci a épousé Sophie Fanshawe et que le petit Ben l'appelle « papa »...

Dans un ultime et surhumain volonte de se dissocier de son double, le narrateur entreprend, soudoyé par Stuart Green, la biographie de Fanshawe. Il interroge sa mère, qui est devenue la grand-mère de son fils adoptif, et les gens avec lesquels Fanshawe a travaillé, sur un bateau, puis en France, comme gardien d'un pavillon. Peu à peu se dessine un contre-portrait de l'écrivain. L'ami brillant, supérieur en tout, « l'enfant touché par les dieux », était, dit sa mère, « froid à l'intérieur. Il était entièrement mort là-dedans ».

Emporté par le reflet fuyant de son ami, le suivant pour ainsi dire dans son trajet de mort, le narrateur frôle la folie, traverse de l'autre côté du miroir, à Paris, avant d'être entraîné par un tourbillon jusqu'à la case finale de l'échiquier, dans une glissade parfaitement contrôlée par Paul Auster.

Le public des romans policiers se recrute en partie, c'est bien connu, chez les intellectuels. À ma connaissance, nul mieux que Paul Auster n'a réalisé le désir de cette vaste confrérie : donner au genre policier, qui les contient depuis toujours en germe, la profondeur, l'ambiguïté, la beauté de l'art, sans rien retrancher, bien au contraire, du plaisir initial. La preuve ? Que vous connaissiez déjà des bribes de cette histoire ne lui enlèvera rien de son mystère. Car ce mystère naît du langage. Vous verrez !

Collection Le poète et l'enfant

Littérature jeunesse



Initiation à la lecture

- C'est ta fête! — Simone Bussièrès 4,95 \$
- Dans mon petit violon — Simone Bussièrès 4,95 \$
- Les fables des trois commères — Simone Bussièrès 1,75 \$
- Pensées pour apprendre la vie — Simone Bussièrès 4,95 \$
- Au clair de la lune — Jean-Yves Roy 6,95 \$
- Invente et rêve — André Cailloux 6,95 \$

SIMONE BUSSIÈRÈS A MONTRÉ À LIRE À DES GÉNÉRATIONS DE QUÉBÉCOIS. SES HISTOIRES CONTINUENT D'ENTHOUSIASMER JEUNES ET MOINS JEUNES.

Les Presses Laurentiennes

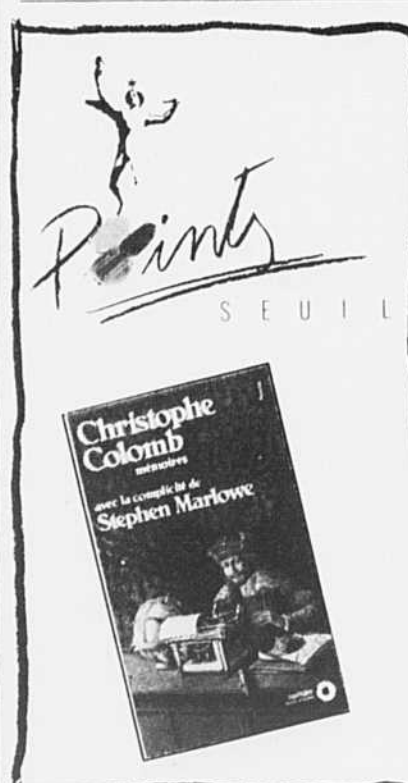
Distributeur exclusif: Québec Livres

Pour réfuter les Versets de Rushdie

WASHINGTON (AFP) - Le secrétaire général du Conseil national (américain) pour les affaires islamiques, M. Mohammed Mehdi, a pro-

posé un ouvrage de réfutation du livre de Salman Rushdie aux éditions Viking Press, qui ont publié ce dernier aux États-Unis, a annoncé cette semaine cette organisation.

M. Mehdi, qui est également président de la commission des relations américano-arabes, a précisé que son livre intitulé *L'Islam, l'Amérique et Salman Rushdie* devrait permettre à Viking « de se montrer impartial et équilibré et de contribuer à éteindre un conflit qui a provoqué des effusions de sang dans le monde musulman et la discorde entre l'Islam et l'Ouest ».



VIENT DE PARAITRE
L'analyste
Vianey Lamine: Les partis politiques
Nath Babin: La fonction publique
André Hoult: L'algèbre crédible
Disponible sur abonnement à
L'ANALYSTE, C.P. 236, St-Bruno, Qc
J3V 4P9—Tél. (514) 441-1971
et dans les grandes librairies:
10,00\$ le numéro

Le Festival de la BD renaît à Montréal

JEAN-LOUIS DUFRESNE

De 1975 à 1978, les Services aux étudiants de l'Université de Montréal présentaient quatre festivals de bande dessinée. Événements qui à l'époque furent prisés par les amateurs et les créateurs, mais qui malheureusement demeurèrent sans suite.

Après une éclipse de 11 ans, l'aventure se continue comme une bonne vieille série de bd que l'on reprendrait sous de meilleurs auspices. Le 5e Festival international de la bande dessinée de Montréal aura bel et bien lieu. Vouloir souligner le 20e anniversaire des Services aux étudiants de l'UdeM, le Service d'animation culturelle (SAC) veut faire renaître cette idée d'offrir au public montréalais une rencontre internationale de bande dessinée. Organisée en collaboration avec l'Association des créateurs et intervenants de la bande dessinée (ACIBD) et la revue *Croc*, cette rencontre, au souhait des organisateurs, veut dépasser la simple foire commerciale.

Évidemment, des séances de dédicaces avec des auteurs de renom sont prévues. Sont attendus du côté européen, Jacques Tardi (qui vient de signer deux superbes adaptations — le *120 rue de la gare* de Léo Malet et le *Voyage au bout de la nuit* de Céline — et créateur d'Adèle Blanc-Sec) F'murr, le grand gourou de l'existentialisme en bd (*Génie des Alpages* et *Jehanne au pied du mur*), demeure une possibilité; du côté

nord-américain, on attend la visite de Matt Wagner, un des tenants de la nouvelle bd américaine, Berni Wrightson, spécialiste du cinéma d'animation (les adorables monstres des films *Ghobusters I et II* sont de lui) et Ken Tracy, maître canadien-anglais du airbrush et de la science-fiction.

Se rajoute un ensemble unique de six expositions, en tout une centaine de planches inédites, de créateurs européens, américains, canadiens et québécois. Une trentaine de planches du Québécois Serge Gaboury, caricaturiste au journal *Le Soleil* et collaborateur à *Croc*, feront aussi l'objet d'une exposition spéciale.

D'autres aspects de cette manifestation s'annoncent fort intéressants. En outre, on offrira une tribune aux jeunes auteurs québécois en quête d'une reconnaissance et au monde des fanzines. On consacrera aussi une place importante à d'autres formes d'art et plus spécifiquement au théâtre et au cinéma d'animation. Une projection du film *Qui veut la peau de Roger Rabbit* ? sera suivie d'une conférence sur les effets spéciaux.

Au kiosque du groupe Animation de l'ONF, le public sera invité à participer collectivement à la création d'un court métrage d'animation qui sera projeté à la fin du festival. Cet événement attendu depuis plus de 10 ans par les amateurs de bande dessinée sera présenté du 4 au 9 avril prochain au Centre communautaire de l'Université de Montréal.

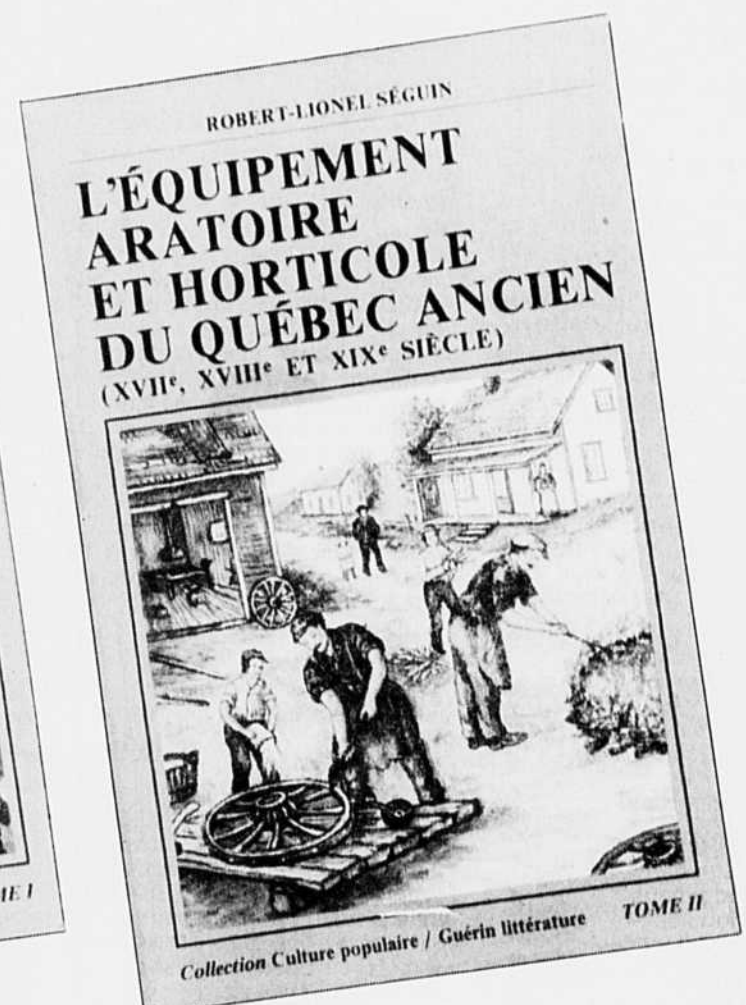
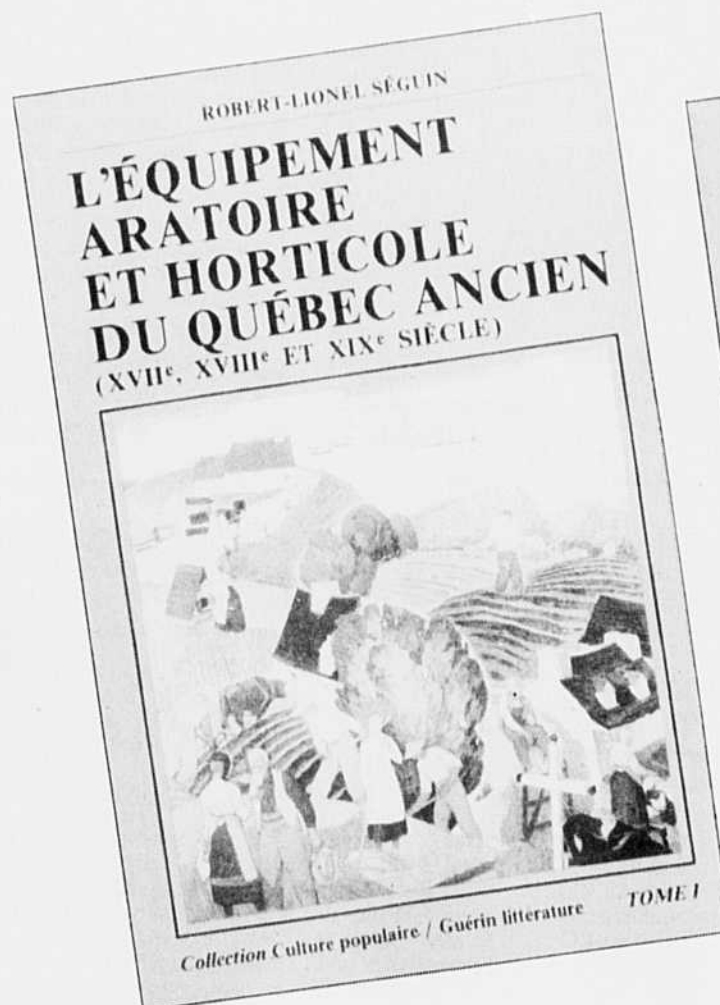
GUÉRIN LITTÉRATURE

L'ÉQUIPEMENT ARATOIRE ET HORTICOLE DU QUÉBEC ANCIEN (XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles)

Robert-Lionel Séguin

Collection Culture populaire
2 tomes — 1048 pages

Présentation: Jean-Claude Dupont
Bibliographie savante (42 pages)



CONTENU

- Travail et technologie
- Qui utilise l'instrument aratoire?
- Où et comment se sert-on de l'instrument aratoire?
- L'outillage aratoire
- L'outil agraire et ses implications dans la vie quotidienne
- L'instrument aratoire et le cycle agraire

Avec tableaux, dessins, illustrations et photographies.

IMPORTANCE

La recherche la plus complète et la plus achevée jamais faite sur le sujet.

Le résultat d'au-delà de 20 années de travail.

Le lieu par excellence pour comprendre les relations entre la vie quotidienne et le travail des colons du Québec ancien à tous les points de vue: historique, social, économique, religieux, technologique, juridique, littéraire, folklorique et artistique.

Prix: 75,00\$ les 2 tomes. (Ne sont pas vendus séparément)

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR SEULEMENT
(Veuillez utiliser le bon de commande ci-dessous)

Les libraires sont priés de commander chez Guérin Éditeur, 4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2 — Tél.: (514) 842-3481

DANS LES POCHES

GUY FERLAND

LA CRITIQUE

CRÉATRICE
Oscar Wilde
éditions Complexe
coll. « Le regard littéraire »
208 pages

« Il y a trois choses que le public anglais ne pardonne jamais : la jeunesse, le talent et l'enthousiasme. (...) Être en désaccord avec les trois quarts du public britannique est l'un des tout premiers éléments d'un jugement sain, l'une des plus grandes consolations aux moments de doute. » Oscar Wilde a 28 ans lorsqu'il fait une tournée de conférences sur l'art aux États-Unis. Inédites en français, ces « causeries » sont suivies des échanges épistolaires entre Wilde et son ennemi intime, Whistler.

LES ÉBLOUISSEMENTS

Pierre Mertens
Points, n° R332
380 pages

Ce roman, qui raconte par étapes divers moments de la vie du poète expressionniste allemand Gottfried Benn, a remporté le prix Médicis 1987. Habilement tourné, le récit questionne la responsabilité des créateurs par rapport aux événements politiques et sociaux, en l'occurrence ici la montée du nazisme et l'extermination des Juifs.

LE DINER

DE BABETTE

Karen Blixen
Folio, n° 2007
254 pages

L'auteur de *La ferme africaine* composait également d'excellentes nouvelles. Ce recueil en témoigne et nous fait connaître dans le texte (traduit du danois) l'histoire qui a inspiré le film actuellement sur nos écrans, *Le festin de Babette*.

DÉCLARATION UNIVERSELLE DES DROITS DE L'HOMME

Folio, no 2103

124 pages

Afin de célébrer le quarantième anniversaire de la déclaration universelle des droits de l'homme (10 décembre 1988), Amnesty International en Belgique a fait publier le texte de la déclaration en six langues, illustré de dessins de Jean-Michel Foulon.

PANORAMA DE LA NOUVELLE LITTÉRATURE FRANÇAISE

Gaëtan Picon

Gallimard

coll. « Tel », n° 138

365 pages

« Écrit en 1948, remanié en 1957, ce livre appelait de nouveaux changements, plus importants encore. J'ai conservé, dans cette édition de 1976, l'essentiel : les études sur les écrivains que je privilégiais, supprimant seulement des énumérations et des allusions devenues inutiles. Et j'ai ajouté, de la littérature de ces dernières années, une présentation faite dans le même esprit de sélection. (...) Ce livre, qui est un manuel d'histoire littéraire, invite ainsi, par le simple rapprochement des deux termes de sa courbe, à se demander ce qu'est au juste, ce que vaut, ce que peut la littérature. » Ce classique de la théorie littéraire est présenté, pour cette édition, par Jean Starobinski.

MADemoiselle CHRISTINA

LE SERPENT

Mircea Eliade

10/18

série « Domaines étrangers »

n° 1983 et 1984

282 et 224 pages

Le grand historien de la religion fut

un jeune romancier célèbre en Roumanie avant de connaître la gloire internationale. Le premier roman raconte une histoire de vampires où le camp des vivants et celui des morts se livrent à un siège sans merci dans une sorte de « Western danubien ». Dans le second, Eliade narre comment un groupe de touristes en villégiature dans un monastère des Carpates bascule dans le fantastique.

HISTOIRES

DIPLAISANTES

Drieu la Rochelle

Gallimard, coll. « L'imaginaire »

256 pages

Publié pour la première fois en 1963, ce recueil posthume rassemble cinq nouvelles qui constituent un éventail tout à fait représentatif de l'art et des thèmes de Drieu la Rochelle : *Journal d'un délicat*, *La duchesse de Friedland*, *L'argent double*, *Le souper du réveillon* et *L'intermède romain*.

EUTHYDÈME

PHÈDRE

ION

Platon

GF-Flammarion

n° 492, 488 et 529

255, 401 et 188 pages

Ces nouvelles traductions des textes de Platon, publiée avec le concours du Centre national des Lettres, force l'admiration. L'objectif des traducteurs (il est à noter que Luc Brisson est Québécois) est double : rester le plus fidèle possible aux textes de Platon, à leurs associations de mots, aux rythmes des phrases et rendre les dialogues platoniciens accessibles aux non-spécialistes. Un vrai tour de force réussi.

NESTOR

BURMA

CONTRÉ C.Q.F.D.

Léo Malet

10/18

série « Grands détectives »

n° 1982

220 pages

À côté des personnages habituels de la « saga nestorienne », c'est-à-dire Burma lui-même, sa secrétaire Hélène, l'inspecteur Faroux et le journaliste-éponge Marc Cavet, évoluent un bon-bourgeois-à-surprises, un nain-à-complexes, un maître-chanteur-un-peu-trop-sur-de-lui, un assassin-adroit, etc. Le tout est agrémenté par la splendide Lydia et quelques cadavres indispensables...



Le plaisir des Livres

LITTÉRATURE JEUNESSE

DOMINIQUE DEMERS

ADÈLE ET LA PELLE
Claude Ponti
Paris, Gallimard, 1988

CLAUDE PONTI commence par abolir les frontières. Lorsqu'il ne reste plus rien — ni murs, ni clôtures — d'étranges choses se produisent : un monstre émerge du ventre de la terre, les rois sont des clins d'oeil, les rois sont lourds et leurs pieds sentent mauvais mais on peut galoper sur le dos d'une tartelette et laisser la Prairie chatouilleuse nous faire des guilts. C'est dément et insensé, parfaitement idiot et tout à fait exquis. Les illustrations divaguent bien loin, par-delà les mots, dans un langage graphique aussi riche qu'accessible.

ANGÈLE ET L'OURS POLAIRE
Marie-Louise Gay
Montréal
Héritage jeunesse 1988

DANS le sillage de *Voyage au clair de lune* et *Magie d'un jour de pluie*, Marie-Louise Gay parvient ici à établir une relation d'une rare complicité avec ses lecteurs. Un véritable album-phare, témoin éloquent d'une époque et de sa relation à l'enfance. Il ne s'agit pas simplement de plonger dans le merveilleux ou de barboter dans le fantastique : la petite Angèle, enfant unique aux prises avec des parents qui ne comprennent pas que des ours polaires et des requins ont envahi sa chambre, se débrouille pour maîtriser invasions et inondations. C'est l'enfance revue et corrigée, fougueuse, fonceuse et toute-puissante.

SAVEZ-VOUS COMPTER LES OEUF ?

M. Christina Butler
illustré par Meg Rutherford
Paris, Nathan, 1988

LES CHIFFRIERS, ça peut être ennuyeux. Mais pas avec Madame Ours, l'écervelée qui n'arrive pas à additionner des oeufs. Et, pour faire de bons gâteaux, justement, il faut savoir compter. L'histoire le prouve joyeusement. La surprise, dans cet album, c'est que les lecteurs peuvent ouvrir les portes du garde-manger, retirer des oeufs et en mettre juste comme il faut dans le compotier. Mine de rien, pendant que la mère ours fait des dégâts, les enfants, eux, apprennent à compter !

BON ANNIVERSAIRE

Marie-France Laurent
illustré par Hélène Desputeaux
Montréal, Chouette, 1988

LA TECHNOLOGIE, moderne permet parfois de jolies choses ! Tous les enfants peuvent désormais recevoir, le jour de leur anniversaire de naissance, un livre unique au monde, écrit juste pour eux. Une histoire de fête avec des chandelles, des amis, des bougies, des concours de grimaces et des tours de magie. Mais le plus extraordinaire, dans toute cette affaire, c'est que le héros a le nom, la date de naissance et l'âge de l'enfant à qui vous voulez offrir le livre. C'est comme magie... (Sur commande seulement, distribution Jocus.)

LARINETTE ET CATIMINI

Elzbieta
Paris, L'École des loisirs, 1988

L'HISTOIRE aurait pu être terrible. Triste à mourir, angoissant, effrayant, désespérant. Il n'en est rien. Peut-être parce que les victimes sont deux souris. Peut-être surtout parce que, sans rien des émotions, Elzbieta renier l'espoir, la volonté et le courage. Comme dans les contes de jadis, ce récit dit qu'on peut être tout petit, perdu et immensément vulnérable dans un monde de grands et, pourtant, être plus fort que tout. Des images naïves,

avec des personnages très simplement dessinés dans un décor impressionniste, créent une atmosphère fragile et délicate où le lecteur avance à pas feutrés.

LA GARDEUSE D'OIES
Jacob et Wilhelm Grimm
illustré par Sabine Bruntjen
Paris, éditions Nord-Sud, 1988

UN GRAND conte romantique où les princesses belles et vertueuses triomphent de tous les complots. Les images de Sabine Bruntjen témoignent d'une lecture attentive et retiennent des instants privilégiés — l'angoisse, l'épouvante, la résignation, l'algèbre — épousant ainsi le rythme de la quête de l'héroïne. Les coups de crayons s'allongent, s'emmêlent, fusent dans toutes les directions puis se calment et s'immobilisent dans le dénouement heureux.

UN BLOUSON DANS LA PEAU

Marie-Francine Hébert
illustré par Philippe Germain
Montréal, La Courte Échelle
coll. « Premier roman », 1989

TOUT ALLAIT pour le mieux dans le meilleur des mondes pour Méli-Mélo. Elle avait tout ce qu'il faut pour être heureuse, même un super blouson couleur pizza. Et voilà qu'une horrible rivale, Chichi Laprincesse, vient gâcher l'idyllique portrait. Pour donner des leçons à ses personnages, pour les aider à grandir, Marie-Francine Hébert fait appel à la magie et leur inflige des épreuves initiatiques. Comme dans les contes. Avec l'humour et le réalisme en plus.

LE FILS DU SOLEIL

Yves-E. Arnaud
illustré par Caroline Merola
Montréal, Pierre Tisseyre, 1988

VÉRITABLE « Don Quichotte du bitume », Edgar Allan, détective, a déjà crevé le petit écran : le voilà qui prend d'assaut les pages d'une nouvelle collection pour la jeunesse. La perspicacité foudroyante du détective sans peurs et sans reproches fait bon ménage avec la logique impitoyable et les délicieuses bourdes linguistiques du brave Ben Saidas, son jeune acolyte, déjà presque filic à 11 ans. À lire pour le plaisir de capturer de diaboliques malfaiteurs et d'assister à la résurrection de Thoutmôsis, la momie sortie du tombeau.

MORT SUR LE REDAN

Francine Pelletier
Montréal, éd. Paulines, 1988

SUR TOILE de fond d'assassinat, des enfants tentent de protéger leur bout de planète contre l'invasion des prospecteurs. Mais l'enjeu véritable réside-t-il dans l'enquête policière ou dans la quête émotive, le désir de reconstituer une cellule familiale à l'ère des robots ? À moins que ce ne soit l'amour naissant entre l'héroïne et un séduisant inspecteur, trop beau, tout compte fait, pour être escroc. La recette paraît peut-être compliquée mais les ingrédients sont délicatement dosés et le résultat fort délectable.

LE CHAGRIN DU TIGRE

Chris Donner
Paris, Gallimard, 1988

DANS *Trois minutes de soleil en plus*, Sylvain Mocuère tombait follement, éperdument et instantanément amoureux, à 10 ans. Il n'est pas encore remis de ses premières caresses, il cherche encore un miroir qui lui renverrait une image d'homme, grand et fort, et il s'empêtré dans une autre histoire d'amour qui n'en finit pas de mourir avant de pouvoir renaître : le lien qui l'unit à sa mère. Après des écorchures au coeur et des révoltes, des renoncements, des réconciliations et des éclairs de nostalgie sur ciel d'orage, il décide, finalement, que le courage est peut-être la seule arme véritable.

Un dictionnaire pour les enfants pas du tout comme les autres

LE PETIT ROBERT DES ENFANTS
sous la direction
de Josette Rey-Debove
Paris, Dictionnaires Le Robert,
1988, 1,187 pages.

MARIE-ÉVA DE VILLERS

ON A PEU PARLÉ de ce dictionnaire destiné aux jeunes de 7 à 11 ans, qui a été publié chez Robert l'an dernier. Pourtant, ce nouveau livre de référence mérite toute notre attention : c'est un petit chef-d'oeuvre.

Par sa conception originale, son souci de répondre vraiment aux besoins des jeunes lecteurs, cet ouvrage se démarque complètement de tous les autres produits du même type.

Précisons tout de suite que *Le Petit Robert des enfants* n'est pas l'abrégé du *Petit Robert*, ni du *Micro-Robert*, ni du *Robert méthodique* : totalement innovateur, il propose une présentation rigoureuse et intelligente des renseignements linguistiques qui respecte les exigences de l'enfant toujours curieux, partagé entre les goûts du savoir et du plaisir.

Les informations sont présentées sur trois colonnes : la partie centrale

est consacrée aux entrées qui sont constituées du lexique de base, les mots de la langue courante, suivies des définitions et des exemples. Les entrées sont définies avec des mots faciles à comprendre, toujours à la portée des enfants.

Ainsi, la définition de la vache se lit comme suit : « Gros animal domestique qui donne du lait ». Tous les traits qui caractérisent la vache aux yeux d'un enfant sont présents. Les autres renseignements de nature encyclopédique sont donnés dans les marges : « La vache est un ruminant, elle mange de l'herbe. » « La vache, femelle du taureau, est un bovidé dont le petit est le veau. Les jeunes vaches sont des génisses. »

Les colonnes de gauche et de droite sont réservées aux renseignements utiles : difficultés orthographiques, difficultés grammaticales, famille du mot, son contraire, son abréviation, conjugaison du verbe, renvois analogiques, difficultés de prononciation, note encyclopédique, citation d'auteur...

À titre d'exemple, le nom *allocation* est accompagné d'une mise en garde : « ne confonds pas *allocation* et *allocation* ». Au verbe *allonger*, on précise « le contraire d'allonger,

c'est raccourcir ». Au nom *allumette*, on indique « seul l'État, en France, a le droit de fabriquer des allumettes ».

Les exemples mettent en scène une quarantaine de personnages dont les fiches sont présentées à la fin de l'ouvrage : Hippolyte, le facteur, Marie-Tévy qui a 10 ans, Sylvain qui en a 12, le Dr Séverac, Mme Hespel, ingénieur, Mamie Lou, fermière pour ne citer que ceux-ci.

Mme Harpie, la marchande de bonbons, est particulièrement bien campée. Affublée de tous les défauts, elle a une verrue sur le nez, des bajoues, ne sourit jamais et passe son temps à houspiller tout le monde. Dès qu'un mot comporte une acception péjorative, Mme Harpie est susceptible d'apparaître dans l'exemple !

Par ces personnages qui deviennent des familiers du lecteur, l'univers enfantin se trouve harmonieusement intégré aux informations proposées qui sont alors tellement plus palpables, concrètes et amusantes.

Dans la colonne de droite, à l'encre bleue, figure parfois une courte citation des auteurs chers à nos enfants : Andersen, Contes, Marcel Aymé, *Les contes du Chat perché*,

Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*, Jean-Jacques Sempé et René Goscinny, *Le Petit Nicolas*, Hergé, *Les Aventures de Tintin*, Charles Perrault, *Contes de ma mère l'Oye*, Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*...

Malheureusement, les planches illustrées dont on a doté l'ouvrage sont d'un graphisme désuet qui rappelle les images de nos classes enfantines d'il y a 30 ans. Ces illustrations, qui ne s'intègrent absolument pas au texte qu'elles sont censées accompagner, sont assorties d'explications composées en caractères microscopiques, totalement illisibles.

Tout à fait étrangères à l'esprit et au ton de l'ouvrage, ces planches seraient à revoir complètement ou à supprimer car elles déparent considérablement ce dictionnaire dont la qualité est tout à fait remarquable.

Si l'on fait abstraction des illustrations, ce nouveau *Petit Robert des enfants*, où se retrouvent tout le raffinement, toute la rigueur qui caractérisent les ouvrages de cette maison, devrait être le grand ami de nos écoliers.

Marie-Eva de Villers est l'auteur du Multidictionnaire.



François Barcelo

◆ Texas

toutes vitres baissées. Sans doute ce chemin conduisait-il à une des plages aperçues de là-haut ? Il était déjà deux heures de l'après-midi. Le sel de l'eau de mer sur la peau de Benjamin Tardif ne pourrait l'embêter longtemps, puisqu'il projetait d'arrêter dans un camping public que lui promettait la carte, à Baderia, près de la frontière mexicaine.

Le Westfalia s'engagea donc dans le petit chemin au centre duquel quelques touffes d'herbe poussaient péniblement.

Benjamin Tardif avançait prudemment. À gauche du chemin, deux carcasses de vieilles Chevrolet achevaient de rouiller. Il roula quelques instants encore, les arbustes l'empêchant de voir où il allait. Et soudain, la mer s'ouvrit devant lui.

Il avait déjà vu de belles plages depuis trois mois qu'il était parti de Montréal. Mais jamais une comme celle-là.

Imaginez une petite baie enfoncée entre deux pointes rocaillieuses, dans une mer bleu turquoise, dans les vagues viennent doucement mourir sur du sable blanc, poudreuse comme de la neige. Tout d'un coup, cette plage présentait un avantage qu'il n'avait trouvé sur aucune des plages qu'il avait fréquentées jusque-là : il n'y avait personne. Pas le ventre d'un Américain, pas la cuisse d'une Américaine, pas un seul parasol ni le moindre cerf-volant, pas de canne à pêche, pas de chaise pliante, pas de glacières, pas de radio, pas même un chien. Rien. La plage était à lui tout seul. Il n'avait qu'à se l'approprier s'il le désirait.

Il roula tout doucement jusqu'aux derniers buissons, car il savait que le sable du bord de la mer est parfois traître et qu'il risquait d'attendre du secours longtemps s'il s'enlisait en ce coin perdu.

Il descendit, fit le tour du véhicule, tira la porte coulissante, tendit la main vers le sac de toile où il gardait son maillot de bain, sa serviette et sa crème solaire. Mais il interrompit son geste, examina la plage derrière lui. Il n'y avait vraiment personne. Enfin, l'occasion rêvée de se baigner tout nu chez ces puritains d'Américains pour lesquels un sein nu mérite un séjour en prison, et un pénis au soleil sans doute l'émasculatation totale et définitive.

Il se déshabilla, laissa ses vêtements sur la banquette arrière et marcha vers l'eau.

Celle-ci n'était pas froide du tout. Ni chaude non plus, comme il le redoutait encore plus. Elle était tout juste un peu rafraîchissante, et toute la chaleur que son corps avait accumulée en cette journée disparut en un instant. Il plongea dans la première lame qui roula vers lui, émergea de l'autre côté, en secouant les cheveux, plongea encore, fit quelques longueurs de crawl, laissa son corps se redresser à la verticale. Il touchait tout juste le fond. Il valait mieux ne pas aller plus loin, au cas où il y aurait des courants contraires.

Il allait retourner vers la plage lorsqu'il entendit le roulement familier de la porte coulissante du Westfalia qui se refermait.

Il eut tout juste le temps de voir une silhouette sur le siège du conducteur. Une vague lui donna une poussée vers le rivage. Il s'efforça de se remettre debout, d'avancer rapidement dans l'eau qui s'opposait à son corps.

Le Westfalia partit à vive allure en soulevant un nuage de poussière et disparut derrière les buissons bien avant que Benjamin Tardif n'eût atteint la plage.

Il se mit à courir dans le chemin sablonneux à travers le nuage de poussière laissé par le véhicule. Puis, le nuage se dissipa. Quand il arriva à la grand-route, il ne restait plus de son Westfalia que des empreintes de pneus dans le sable, qui pointaient vers la gauche.

Il resta debout au bord de la route jusqu'à ce que le petit point rose du Westfalia sur la route noire ne fût plus que le fruit de son imagination.

Et il se rendit compte qu'il était debout tout nu sur le bord d'une route. Il venait de voir disparaître à l'horizon non seulement son véhicule mais encore ses bagages, ses vêtements, son matériel de camping, ses cartes de crédit, son passeport et son argent.

◆ Salon

du primaire et 15 du secondaire — pourront se mesurer à l'épreuve finale du 1er avril en écrivant correctement la dictée donnée par Marc Favreau (Sol). Le nom des lauréats et la remise des prix aura lieu le len-

demain, dernier jour du salon. Les jeunes auront également accès à une panoplie de rencontres avec les auteurs, d'ateliers d'écriture, de bandes dessinées, des jeux littéraires, des concours d'art oratoire, de musique, des pièces de théâtre, notamment *Bonjour Monsieur de La Fontaine* de Guy Migneault qui connaît beaucoup de succès et qui termine une tournée de quelque 300 spectacles au Canada.

En plus des traditionnels lancements de livres et des séances de dédicace des écrivains de la région et d'ailleurs, on proclamera le nom du lauréat du Concours littéraire pour jeunes auteurs dès le début du salon le 29 mars (il s'agit d'un jeune de 16 ans de la région de Québec édité chez Fides).

À la place Yves-Thériault, principal point de rencontre et d'animation du salon qui interpelle les visiteurs par ce slogan « ... l'as pas tout lu », il y aura chaque jour des tables rondes selon un thème différent chaque jour — Yves Beauchemin participe à deux d'entre elles — ainsi que des « 5 à 7 » littéraires, les milieux de la poésie, les confidences d'auteurs, la lecture d'extraits de textes primés aux concours d'écriture du salon. Bref, ce sera un feu roulant ininterrompu d'activités consignées dans le programme général et le public pourra s'y retrouver en faisant appel aux personnes-ressources identifiées par des foulards de différents coloris selon qu'elles sont affectées à l'accueil, aux expositions, à l'animation, etc.

Chaque journée sera présidée par un écrivain différent. À tout seigneur tout honneur, le premier jour complet du 30 mars sera présidé par un nouvel auteur de la région de Hull, Jean-Claude Boulton, auteur d'un premier roman, *Quadra* publié récemment chez Guérin. Marie-Claire Blais, Gérard Godin seront les présidents des 31 et 1er avril et le 2 sera la journée de tous les anciens présidents d'honneur : Yves Beauchemin bis (il le fut également en 1983), Marcel Dubé, Raymond Lévesque, Alice Parizeau, Gaston Miron. Deux écrivains français sont également des invités d'honneur : le romancier Bertrand Bracaval et l'historien Jean-Paul Brighelli.

DEPUIS dix ans, cet événement culturel a pris une ampleur considérable dans l'Outaouais : en 1980 le salon avait attiré 12.000 visiteurs et cette année on en prévoit plus de 40.000, avec un budget de \$474.000.

Il s'agit d'un succès sans précédent qui démontre bien l'intérêt de la population pour « Le plaisir des livres », de même que son désir très vif de s'impliquer dans le milieu social et culturel, dans ce territoire où la langue française est plus menacée qu'ailleurs en raison de sa situation géographique et peut-être bien politique », faisait remarquer Yves Beauchemin.

Aussi l'heure est-elle venue de faire un bilan de cette décennie et de prévoir l'avenir du Salon du livre de l'Outaouais, ce à quoi s'emploieront les organisateurs. « Dès le lendemain de la clôture du salon, nous allons procéder à une vaste consultation auprès de tous les milieux et les organismes concernés, confiait au DEVOIR le président par intérim Roger Dufour. Nous devons décider de la structure de cette entreprise et de la façon dont nous allons assurer sa permanence. »

On peut présumer que la réponse de la population hulloise sera favorable à la mise sur pied d'un comité permanent pour « son » salon du livre, selon le modèle corporatif des salons de Montréal et de Québec par exemple. Déjà le Salon de l'Outaouais possède un important Centre de documentation ouvert à quiconque fait des recherches sur la littérature québécoise et étrangère. Mais le salon annuel même a besoin d'une organisation stable et continue, ce qui n'exclut pas le bénévolat loin de là, et ce sont les citoyens mêmes, les subventionnaires, les commanditaires qui décideront de son avenir.

Car la conjoncture a quelque peu changé depuis le départ du fondateur Jacques Poirier dont la fonction de directeur de la Caisse populaire Saint-Joseph lui laissait les coudées franches pour se donner quasi à plein temps à l'organisation du salon. Son remplaçant intérimaire Roger Dufour, également membre fondateur, n'est pas tout à fait dans la même situation. En plus de présider le salon, il est directeur d'une école secondaire à Hull et ces derniers temps il a dû mettre les bouchées doubles et travailler jusqu'à 75 heures par semaine. Un régime qu'aucun être humain ne peut maintenir indéfiniment, malgré l'excellente collaboration des membres de son comité et des bénévoles, un point qu'il se fait fort de nous rappeler de façon insistante.

◆ Fournier

mépris de la politique spectacle. Et, comme j'endosse tout ce qu'elle dit... » Il continue : « Dans un pays comme le Canada où il n'y a pas de vrais problèmes, les hommes politiques font comme les chats, ils s'inventent des souris pour leur courir après. Impossible de rester dans la soie ; il faut se trouver des raisons de lutter et de pleurer. » Et il termine : « Finalement, être écrivain, ce n'est pas dire aux hommes ce qu'ils doivent faire mais c'est les renseigner sur ce qu'ils sont pour qu'ils sentent et pensent mieux. C'est aussi dire les choses à sa manière avec la conscience d'avoir un talent propre, unique et inimitable. À quoi me servirait d'écrire des scènes érotiques si Frédéric Dard ou François Sagan les écrivaient comme moi ? »

Noëlle à Cuba

Pierre Karch

Cuba, la perle des Antilles. Une vingtaine de touristes canadiens s'y retrouvent à Noël et plongent tête baissée dans des aventures qui les conduiront un peu plus près d'eux-mêmes et un peu plus loin de leurs illusions.

"Douanier des âmes", Pierre Karch nous offre, avec *Noëlle à Cuba*, une aventure émouvante, pleine de la chaleur des îles.

392 pages, 17,95\$

Disponible chez votre libraire

PRISE DE PAROLE
c.p. 550 Sudbury (Ontario) P3E 4R2, (705) 675-6451
Diffusion Ralpin (514) 325-5553

Points
SEUIL



JEU 49 ORIENT-Occident

• Un dossier substantiel sur les pratiques théâtrales d'Occident et d'Orient
• Trois articles sur la représentation des «femelles»
• Une analyse sur la réception critique du théâtre francophone récent à Toronto
272 pages, ill., 12\$

Cahiers de théâtre Jeu
426, rue Sherbrooke Est, Montréal H2L 1J6 (514) 288-2808



Libre comme l'air

Association Pulmonaire du Québec

QUE S'EST-IL PASSÉ AU 13, RUE DE BUCI?



Charlotte Boisjoli

Le plaisir des Livres

LES LIVRES DU QUOTIDIEN

MARC CHAPLEAU

VOUS ET LE VIN

Frédérique Crestin-Billet
Paris, First, 1988, 239 pages

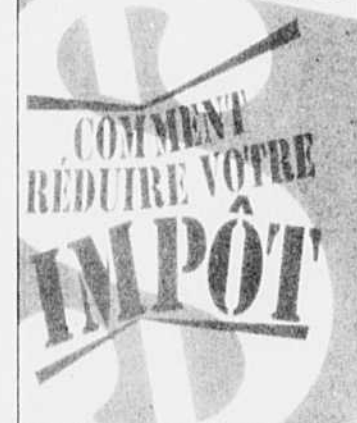
UN GUIDE qui racole un peu, qui agace par bouts à cause de la suffisance de l'auteur et qui, parfois donc, tranche là où il faudrait nuancer mais, tout de même : une introduction valable aux vins français, avec en prime de beaux dessins d'humour en couleurs. Il n'est cependant pas sûr, malgré les prétentions de la couverture, que les amateurs confirmés trouveront de quoi se régaler. En passant, Mme Crestin-Billet : on peut user du congélateur pour rafraîchir un vin. Même si c'est un grand cru, eh oui...

LE DIVORCE À L'AMIALE

Zénaïde Lussier
Montréal, éditions La Presse 1988, 155 pages

QUE TOUS les disciples de Thémis frémissent ! Au train où vont les choses, on n'aura peut-être bientôt plus besoin d'eux pour obtenir justice en matière de divorce. L'auteur (et avocate) explique d'abord ce qu'est le divorce juridiquement parlant, puis décrit la marche à suivre pour « s'autodivorcer ». Le divorce à l'amiable n'est, bien sûr, accessible qu'aux couples vivant « une relation simple et non conflictuelle ».

9^e ÉDITION
1988-1989



COMMENT RÉDUIRE VOTRE IMPÔT

Johanne Leduc-Dallaire, c.g.a.
Montréal, éditions de l'Homme 1989, 254 pages

ALORS QUE les déclarations d'impôt que nous remplissons ces jours-ci respirent la réforme fiscale, alors que sont disparues les exemptions pour faire place aux crédits d'impôt, voici une commodité de référence. C'est bien vulgarisé, et assorti de plusieurs exemples. L'auteur a déjà travaillé pour le ministère québécois du Revenu : puisse la justesse de ses conseils et de ses indications témoigner de cette expérience en territoire « ennemi »...

NOS OISEAUX

Donald et Lillian Stokes
Montréal, éditions de l'Homme 1989, 725 pages (deux tomes)
VOUS AVANCEZ à pas feutrés dans la clairière, les sens en alerte, lorsque soudain, un son cristallin, enfin... Ahonc — Ahonc — Ahonc. Une outarde mâle ! « Hinc — Hinc — Hinc ». Ciel ! La femelle ! Wow ! les deux en

même temps ! Pour connaître tous les secrets du comportement des outardes — et d'une cinquantaine d'autres oiseaux — ces deux tomes parus dans la collection « Les Guides Stokes de la nature » seront d'un précieux secours. Soyez cependant prévenus : il ne s'agit pas d'un guide d'identification. Pas de belles illustrations couleurs, donc. Mais une foule, que dis-je ! toute une mangroire de renseignements aussi utiles que techniques.

À LA DÉCOUVERTE DU MONTRÉAL MULTIETHNIQUE

Arômes et saveurs des boutiques d'alimentation

JoAnn Issenman
Montréal, éditions La Presse 1988, 95 pages

CENT TRENTE ET UN établissements parmi les meilleures boulangeries, pâtisseries, boucheries, poissonneries, épicerie et fromageries de Montréal. Une plaquette très instructive, qui vous amènera surtout dans l'ouest de Montréal, là où la plupart des ethnies se réfugient. Quelques incongruités, comme celle de John Porter, propriétaire de La Fromagerie, « qui n'hésite pas à visiter les fromagers de l'Ontario à la recherche des meilleures meules (de cheddar) ». Hé quoi m'sieur Porter ! Z'avez pas songé à explorer le Québec un peu ? Enfin... On aurait pu, par ailleurs, omettre de signaler qu'on pouvait faire provision de miettes de May West à bon marché chez Stuart, sur l'avenue Laurier...

Le livre qui peut changer votre vie professionnelle.

ORGANISEZ VOTRE TRAVAIL POUR MIEUX GAGNER

Stephanie Winston

100 conseils pratiques pour mieux gérer son temps, ses papiers, son personnel.

ORGANISEZ VOTRE TRAVAIL POUR MIEUX GAGNER

Stephanie Winston
Paris, First, 1988, 268 pages

METTONS que vous êtes payé \$50,000 par année (chanceux) et que vous perdez une heure par jour (paresseux) à « taper » dans le bureau à cause de votre désordre. Eh bien, vous coûte 7,000 beaux dollars à la compagnie... C'est du moins ce que prétend la « grande spécialiste américaine de l'organisation d'entreprise », qui vous apprendra aussi comment déléguer, gérer le papier, embaucher votre secrétaire et même... la licencié.

Bon jusqu'à la dernière goutte

LE LIVRE DU CAFÉ

Lucette Chabouls
158 pages, Bordas

JOSÉE BLANCHETTE

PETIT « noir » bien tassé pour les uns, jus de chaussettes (l'ancêtre du filtre de papier trop blanc) pour les autres, le café est depuis quatre siècles un mal nécessaire renouvelé avec chaque lever du soleil. Du matin au soir, d'Est en Ouest, il s'est hissé au rang des symboles. Les mots hospitalité, chaleur et amitié lui doivent une fière chandelle. Ce « poison » insidieux fut également à la solde de la révolution industrielle; celui sans quoi la fatigue et la faim auraient eu raison des plus braves.

De la pause-café à la nuit blanche il n'y a qu'un pas et une bonne demi-livre de café espresso. À l'italienne, à la turque, à l'américaine, ce breuvage originaire d'Éthiopie (ou d'Arabie, c'est selon) a été adopté au fil des siècles par le tiers du globe. Les pays nordiques, en tête de file, en font une consommation annuelle de 12 kg par habitant.

Cette conquête du monde ne s'est pas gagnée sans peine nous explique le délicieux livre de Lucette Chabouls. Longtemps le Moyen-Orient a tenté de conserver le monopole des plantations de café. Au fil des pages on refait cette longue route parsemée d'embûches de La Mecque à Constantinople, de Vienne à Paris, de la Hollande au Nouveau-Monde, la future terre promise du caféier.

Antilles françaises, anglaises et hollandaises lui tailleront une place



de choix entre la vanille et le cacao mais c'est dans la cafetière qu'il atteindra son apogée. Petite et grande histoire de la fève tirée de la cerise, de ses enjeux politiques et économiques, de la torréfaction à l'infusion, ce *Livre du Café* nous initie aux rites tant diurnes que nocturnes rattachés au précieux élixir. Tout ça pour le

prix d'une livre de « Jamaica Blue Mountain » (40 \$), la crème de la crème en terme de cafés.

HISTOIRE DU CAFÉ ET DES CAFÉS LES PLUS CÉLÈBRES

Ulla Heise. 243 pages. Belfond.
LE MOT sert à désigner tant la

plante, le breuvage que le lieu où il est consommé. Coffe, kavah, kahveh, coffee, café, le breuvage maudit engendre ses « lieux de perditions » dès le XVI^e siècle. De la taverne à la mode, au café de luxe, du pavillon au café-pâtisseries ou café-resto, du coffee-room d'hôtel au palais de café bourgeois, ils prirent les allures les plus folles.

Le genre cultivait pourtant certaines règles de conduite : les journaux épinglés au mur, les bougies facturées en guise d'éclairage, les tables à dessus de marbre, les chaises Thonet (en bois courbé), les miroirs (le Procopée à Paris inaugura le style) et les garçons... de café !

Longtemps considérée comme un foyer de révoltes (dès 1511 l'État en interdit la fréquentation à la Mecque), la maison de café fut également le berceau du journalisme. Politiciens, éditorialistes et idéologues s'y réunissaient pour discuter le sort du monde. On y venait aussi pour se divertir : jeux de billard, jeux de hasard, de dés, de cartes, d'échecs et cafédromancie (l'avenir dans le marc de café turc) s'attiraient les faveurs populaires.

Bien qu'un tautinnet germanique, ce livre d'images (et de textes plutôt chargés) en est un qui nous fait revivre la belle époque des cafés. Les reproductions et diverses photographies sont éloquentes et traduisent sans mal un attachement charmant pour ce « remuant » égaré en breuvage et pour ces refuges prétextes à paresse.

Voyager dans un fauteuil...d'académicien

LES GRANDS GUIDES GALLIMARD

CANADA — BALI
ÉGYPTE — NEW YORK

Paris, Gallimard, 1988
coll. « Bibliothèque du voyageur »
entre 320 et 360 pages chacun

JEAN-GUY PILON

LA MEILLEURE façon de pouvoir juger de l'exactitude et de la pertinence d'une collection de « guides », c'est bien de pouvoir lire un guide sur son propre pays.

Personnellement, je suis porté à croire tout ce que l'on écrit dans un guide sur l'Égypte ou sur Bali, car je j'en connais fort peu de choses. Mais, j'ai appris à lire les ouvrages ou les

guides sur le Canada avec un oeil beaucoup plus critique, attentif à déceler la moindre erreur de date ou de jugement.

Or, j'ai lu *Le Grand Guide du Canada* avec beaucoup de plaisir.

Les ouvrages de cette collection sont divisés en trois parties : a) Histoire et société; b) Itinéraires; c) Informations pratiques. Les deux premières parties sont plus importantes que la dernière, de telle sorte que le livre lui-même est plus sérieux et moins éphémère.

De plus, ces ouvrages comportent de superbes photos et de nombreuses reproductions de documents d'archives, ce qui en fait de véritables albums.

Chaque guide est rédigé par une équipe de journalistes et de profes-

seurs ainsi que par une équipe de photographes. Ces guides ont tous été traduits de l'anglais.

Ces livres sont agréablement écrits et fournissent une somme impressionnante d'informations sur l'histoire, la culture et la société.

« Le Grand Guide du Canada » est, à mon sens, le plus beau et le plus juste que l'on ait consacré à cet immense territoire plein de contradictions. Les questions politiques sont décrites simplement et avec mesure. Le Québec y occupe une large place et les auteurs en ont compris la situation et la démarche.

La partie intitulée « Itinéraires » est bien présentée, claire et pleine d'anecdotes qui en facilitent la lecture, mais surtout elle n'est pas encombrée de détails insignifiants et

inutiles.

Bien sûr, en cherchant à la loupe, on pourrait trouver, en de très rares endroits, une petite erreur d'interprétation ou de perspective, mais cela n'est que vétille.

Par ailleurs, *Le Grand Guide de New York* (et de l'État de New York) rend bien l'atmosphère, la vie et l'excitation de la capitale du monde.

Quant aux guides de Bali et de l'Égypte, ils font rêver comme nous le faisons, enfants, en tournant les pages de nos manuels de géographie ou en feuilletant un atlas... Mais cela est une autre histoire.

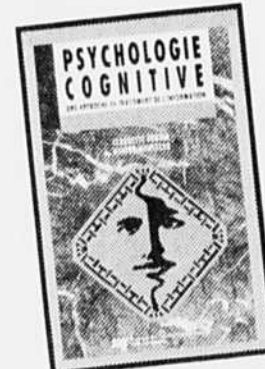
Jean-Guy Pilon est président de l'Académie canadienne-française.

NOUVELLES PARUTIONS AUX PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC



MARCHÉS INTERNATIONAUX DES CAPITAUX

François LEROUX
392 pages, 34 \$
Ce livre présente les principaux instruments d'analyse des marchés des capitaux et leur évolution dans un contexte international. Ouvrage-clé à l'ère du libre-échange.



PSYCHOLOGIE COGNITIVE

Claudette FORTIN et Robert ROUSSEAU
440 pages, 25 \$
Ce livre offre une présentation simple et cohérente de la psychologie cognitive. Cette approche privilégie l'étude des processus d'enregistrement, de sélection, d'encodage et de récupération de l'information, de même que l'organisation de l'information dans la mémoire.



L'ÈRE DES LIBÉRAUX

Le pouvoir fédéral de 1963 à 1984
Yves BÉLANGER, Dorval BRUNELLE et collaborateurs
442 pages, 25 \$
Cette période importante est étudiée à travers 17 dossiers rassemblés par des universitaires de l'UQAM, de l'Université de Montréal et de celle d'Ottawa. Cet ouvrage trace une vision d'ensemble de cette période historique.



FAILLITE ET INSOLVABILITÉ

édition revue et corrigée
Marc CHABOT
176 pages, 13 \$
Ce volume examine les principales règles relatives à la liquidation et au redressement d'entreprises lorsqu'elles sont insolvables.

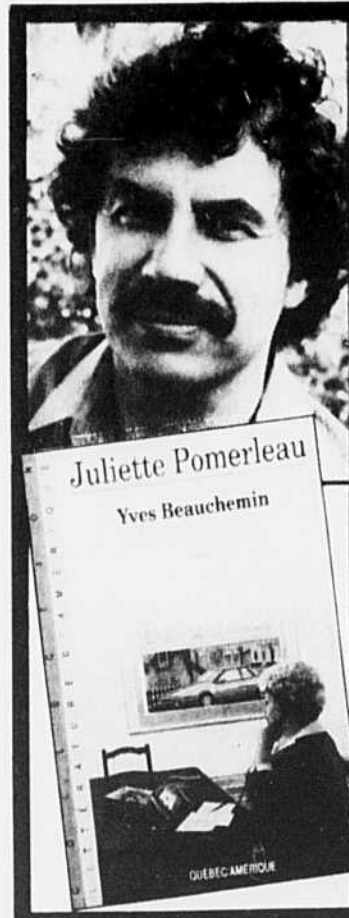
L'EFFICACITÉ DES GESTIONNAIRES ET DES ORGANISATIONS

Adrien PAYETTE
310 pages, 27,95 \$
Ce livre s'adresse à tout gestionnaire désireux d'améliorer sa productivité. Cet ouvrage offre des instruments pratiques et conceptuels pour devenir un gestionnaire compétent.



LA COMPRÉHENSION ET LA PRODUCTION DE TEXTES

André-Jacques DESCHÊNES
136 pages, 12 \$
Cette monographie décrit un modèle théorique permettant de mieux comprendre les processus psychologiques. Elle permet de mieux connaître les activités psychologiques mises en œuvre dans des situations de lecture, de compréhension et de production de textes.



Venez rencontrer
YVES BEAUCHEMIN
auteur de
Juliette Pomerleau

Le samedi 25 mars
de 14h00 à 15h00

La Librairie
Flammarion

Place Montréal Trust
1500 McGill College 499-9675

LES CHEVAUX DE MALAPARTE



228 p. — 16,95 \$

HUGUES CORRIVEAU ÉCRIRE UN ROMAN



84 p. — 14,95 \$

NUL NE PEUT PLUS IGNORER HUGUES CORRIVEAU ROMANCIER, ESSAYISTE, POÈTE

« Un programme double captivant, voyage dans l'imaginaire et ses coulisses. »
Raymond Bertin

« ... un voyage inusité, tout en finesse... »
Gilles Toupin

LES HERBES ROUGES où l'écriture fait la littérature

HUGUES CORRIVEAU APPRENDRE À VIVRE



100 p. — 14,95 \$

Le champion de l'indépendance de l'Algérie raconte

CHACUN est le témoin de son époque. Toutes les époques sont privilégiées. Il suffit de savoir regarder. Prenez la nôtre, depuis Duplessis. Aucun pays, dans l'histoire moderne, n'a accompli un effort semblable à celui du Québec, menant la lutte sur plusieurs fronts, éducation, culture, fraternité, sentiment religieux, ouverture sur le monde. Et cette vaste entreprise menée contre un régime centralisateur (dont certains Québécois d'origine ont été les théoriciens, poussés par ce rejet en eux de la part française) aux composantes souvent racistes, nous aura profondément



Jean
ETHIER-BLAIS

▲ Les carnets

marqués. Elle fait partie d'une résurrection qui date des États-Généraux de 1663 et qui se poursuivra, dans l'inevitabilité de la vitesse acquise jusqu'à cette remise en question fondamentale qui débouchera sur un changement de régime. Mais quel témoin racontera notre hégire ? Léon Dion ? Il hésite entre les points cardinaux de sa lucidité et de la réalité vécue. Claude Morin ? Sa rigueur historique s'accompagne d'un plaidoyer *pro domo* qui laisse le lecteur sur sa faim. Dans son autobiographie, René Lévesque a raté le coche de l'écriture, comme il avait raté celui de l'histoire. J'imagine un témoin caché, qui prend des notes, dont la vie est faite de l'analyse objective de la courbe des événements, qui scrute, qui compare, souvent confident des acteurs de l'histoire, détaché et cependant porté par la passion de la patrie.

En France, Jacques Berque fut ce témoin. *Mémoires des deux rives* (Paris, Éditions du Seuil, 1988) est à la fois le récit d'une vie, vue du dehors et d'une époque, vue du dedans. La méthode est ingénieuse et permet de recouvrir le plus de champ possible du réel. Jacques Berque a le don de s'abstraire de lui-même, pour mieux se voir agir. Il ne se fait pas d'illusions sur ses débuts dans la vie. Cet illustre arabisant naquit en Algérie, de parents fonctionnaires, de ces Français qui, travaillant durement, dans des conditions pénibles, consacrent leurs énergies (et, disons-le, leur amour) à cette Algérie

qui fut de la France, sans être la France et qui n'a pas encore, semble-t-il, découvert les replis de sa vraie personnalité. Il fut un enfant sollicité par tout ce qui passe. C'est souvent le cas chez les sur-doués qui s'ignorent, dont l'âme sera toujours ailleurs, jusqu'à ce qu'elle s'installe dans ses meubles. Études à Alger, à Paris; le jeune homme se forme l'esprit, dévoré par le désir inassouvi de la femme, être pur, un diamant dont le centre est incandescent. Les livres, la mer, le rêve d'aimer, quelle belle jeunesse ! Jacques Berque ne renie pas ces origines de colonisation. Il a raison. On a trop mérité des pieds-noirs, victimes des grands colons et de leur incapacité d'assumer l'histoire de leur temps, de la comprendre, de se détacher de leurs glèbes immédiates. Plus tard, séduit par la faconde québécoise et nous croyant plus mûrs que nous ne sommes, Jacques Berque croira (presque) à la possibilité d'une indépendance à la québécoise. Sans le savoir, il se trouvait devant une autre sorte de pieds-noirs, qui confondent roublardise et politique, incapables de dire adieu au douillet train-train. Aux bords de toutes les rives, les mêmes hommes se retrouvent, les idéalistes, les rusés. Jacques Berque en a piqué une jolie collection dans son album.

Par goût de la foucade, ou par prescience obscure de son propre destin, Jacques Berque se retrouve, au début de la vingtaine, contrôleur civil au Maroc. Il notera plus tard combien il est sensible aux cycles de la bonne et de la mauvaise chance. Il en fera d'abord l'expérience dans le bled (nombreuses variantes de ce mot; en Tunisie, ce mot veut aussi dire imbécile, comme zlassi, montagnard inculte), qui le réduira à la solitude affective, mais qui lui permettra d'étudier de près les mécanismes de la vie collective des paysans marocains, en régime encore féodal. Il maîtrisera le dialecte et les nuances du comportement, l'un n'allant pas sans les autres, il agira comme juge. Que de responsabilités pour retour d'Europe frais émoulu de la Sorbonne ! Des *Mémoires* de Jacques Berque, c'est la partie qui m'a, sinon le plus intéressé, du moins paru la plus belle, un jeune homme en face, pour la première fois de sa vie, de la nature profonde des autres. Cette vie, il la tient dans ses mains. On assiste, racontée par lui-même, à la prise de conscience d'un homme en gestation. Le Jacques Berque champion de l'indépendance du Maroc et de l'Algérie n'eût pas été possible sans, au préalable, cette réflexion active sur l'histoire et les moeurs des tribus marocaines. On se rend compte que chez lui, la liberté des autres et la sienne propre sont consubstantielles. Dès l'âge de trente



Jacques Berque

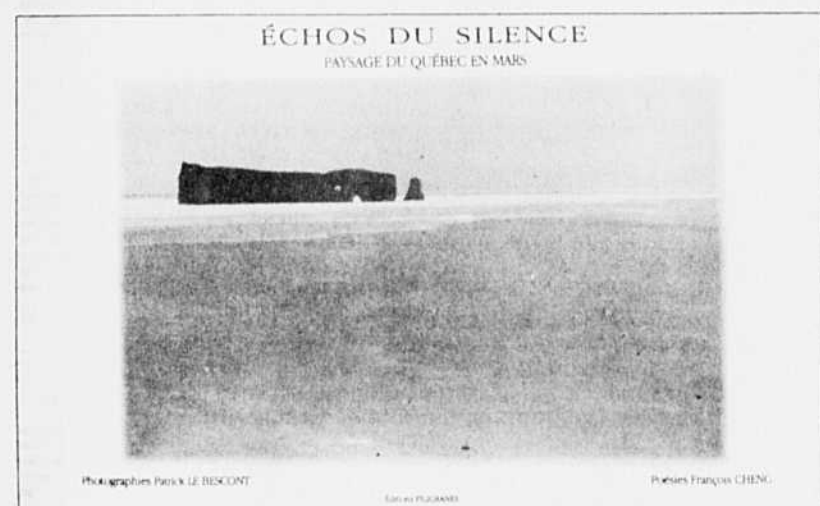
ans, les grands traits de son destin sont tracés d'une main sûre, comme par Léonard ou Ingres. D'une mutation à l'autre, il n'échappera pas à l'appel qui se fait entendre du tréfonds de l'histoire de ses administrés. La guerre de 1939 servira d'acide et fera apparaître le nouveau rôle de la France dans le monde. Ce rôle, De Gaulle, majestueusement, le jouera pour elle; lui parti, il faut bien reconnaître que la place est occupée par des comparses; geais qui se parent des plumes de la gauche. Les dirigeants français au Maroc se rendent compte que Jacques Berque, proche des Arabes, libre d'esprit, ayant des amis en France, peut devenir dangereux. Ses prises de position inquiètent. On le réprimande. Il risque le renvoi lorsque l'UNESCO le repêche et l'expédie en

Égypte. La vie reprend, phase nouvelle qui marque le début de la carrière universelle de Jacques Berque. La lecture de ses expériences au Caire, au service de l'organisme culturel international m'a confirmé (en était-il besoin ?) dans la certitude que l'ONU et Cie sont essentiellement des ennemis de la culture française et les promoteurs de l'américain et de l'anglais. L'expérience unesco de Jacques Berque en est le témoin indubitable. Je me souviens d'une entrevue que j'ai eue avec Ava Myrdal, assez horrible personnage. J'en ai retenu sa haine et son mépris viscéraux de tout ce que, francophone, je pouvais représenter. Heureusement pour Jacques Berque, il avait profité de son séjour dans l'Atlas pour rédiger sa thèse et, bûni des dieux, de ses maîtres (Braudel et Febvre) et des circonstances, il entre au Collège de France. Il a le triomphe modeste. C'est la modestie d'un homme qui n'a eu de la vie que ce qu'il méritait, à qui le destin a beaucoup donné parce qu'il était prêt à beaucoup recevoir. Sa gloire le porte vers des rencontres, une ouverture d'esprit en renouvellement constant, vers l'amitié. Ses voyages sont innombrables. Il témoigne pour la France, bien sûr, mais aussi pour les Arabes, leurs immenses civilisations, pour l'Islam méconnu. Massignon disait que des trois religions abrahamiques, le christianisme représentait la charité, le judaïsme, l'espérance, l'Islam, la foi. En ces jours, où l'Islam reste un grand incompris, on aurait intérêt en Occident à ne pas oublier la réalité de cette foi.

Ce que j'ai singulièrement aimé, dans *Mémoires des deux rives*, rive française, rivage maghrébin, c'est que Jacques Berque raconte l'histoire de la montée d'une intelligence qui se transforme en assimilation de l'âme. Il commence par l'étude du sol, des systèmes d'irrigation; passe aux mutations de la loi, aux mouvements tribaux. De là, à l'étude de la vie en commun dans de grands espaces, gardés par le ciel et aux avatars des sociétés. Peu à peu, la poésie arabe devient soudainement de cette pensée. Elle mène au Coran, donc à Dieu. Aujourd'hui, de retour dans le village des ancêtres, Jacques Berque commente le texte sacré. Il ajoute sa voix, son timbre à tous ceux, de par le monde, qui ont terminé leur existence terrestre en méditant la Parole. Comment ne pas évoquer ici Claudel à Brangues, commentant la Bible ? Claudel tournait les yeux vers les Alpes, Jacques Berque regarde les Pyrénées. Entre eux, s'étend la France.

MÉMOIRES DES DEUX RIVES
Jacques Berque
Éditions du Seuil, Paris, 1988

Notre silence s'est laissé photographier



CLÉMENT TRUDEL

L'hiver, réalité douce-amère. Saison ambivalente, suscitant amour-haine. L'hiver a, pour fin de simplisme, servi à deux fins: Voltaire s'est fait quasi méprisant pour ces *quelques arpents de neige* par-delà l'Océan, et Vigneault nous a susurré *Mon pays*, c'est l'hiver, sorte de placebo administré à tous ceux qui fantasment sur les bourgeois à venir. Le Choeur de l'Armée Rouge a tout de même rendu hommage à cet hymne national nordique, ce qui n'est pas peu ! Et j'oublie le Périllonka de Louis Hémon.

C'est avec hésitation que j'ai d'abord feuilleté *Échos du silence* - pay-

sages du Québec en mars (Éditions Filigranes). Fi des clichés, me disais-je. Patrick Le Bescont a promené son capteur d'espace - caméra de bois - dans notre « pays de poudre ». Il nous propose ici 36 photographies en guise de « poésie visuelle » inspirée principalement par la Gaspésie et le Bas du Fleuve. Le tout s'accompagne de poésies concises dues à François Cheng, un Français né en Chine, qui a signé plusieurs études sur l'esthétique chinoise et des recueils de poésie. (L'Office Franco-Québécois pour la Jeunesse et le Conseil général des Côtes-du-Nord ont facilité la sortie de cet album).

Je le dis carrément. La sensibilité de Cheng et la redécouverte suscitée par Le Bescont forment une heureuse alliance qui ne manque pas d'ironie par moments: « Ah perdre le Nord / pour ne plus se perdre », ou « Non grisaille / mais grisier... ». Un livre que l'on pose avec le goût de creuser les pensées de Cheng - dont j'ignore s'il était de l'expédition avec Le Bescont - qui conjuguent le ravissement et distillent les sages méditations d'un poète:

*Perdue au coeur de l'immense
Toute présence est pivot
Autour duquel l'univers
Tourne soudain proche intime*

L'entrée dans ces *Echos du silence* est d'ailleurs un envol réussi: « Irradiants diamants / pensives porcelaines ». Nous sommes dans un mars intemporel, devant la chute Montmorency!

L'auteur de Katana s'est rendu aux sources de l'histoire des Vikings pour écrire Drakkar, l'odyssée des plus grands aventuriers des mers, marquée par la magie et par la puissance des runes, les combats meurtriers, la découverte de terres inconnues.

PAUL OHL

Comme les hommes de Gunnar approchaient de l'enclos, ils passèrent près de la bergerie. Un homme se tenait près des portes basses, appuyé sur son bâton. Il était légèrement voûté et tendait le cou. Thorfinn aux Crânes l'interpella.

— Ho ! Es-tu un homme de Bjarni ?

— Je suis Sküf, le berger, répondit l'homme d'un ton aigre.

Thorfinn prit sa hache et assena un coup sur la tête de Sküf, lui fendant le crâne jusqu'aux épaules.

— Bjarni, hurla Thorfinn, cet homme n'a pas eu de chance. Voilà déjà de la viande pour le corbeau...

Avec un ahan féroce, il extirpa le fer profondément enfoncé dans le corps affalé du berger et se rua à l'attaque. Bouclier contre bouclier, les guerriers formèrent un cercle protecteur autour de Gunnar, pendant que la hache de Thorfinn semait la mort dans les rangs de Bjarni. Les sinistres tournolements de l'arme éblouissaient la neige de larges fleurs de sang. Morts et blessés jonchèrent rapidement les lieux empoisonnés. Les hommes de Gunnar se battirent avec une telle rage qu'ils eurent tôt fait de décimer le clan de Bjarni. Seuls quelques hommes valides, parmi les meilleurs combattants, résistèrent encore aux assauts de la petite troupe de Gunnar. Ce dernier ordonna alors aux siens de surseoir au massacre.

— Bjarni, lança-t-il, le mieux serait maintenant que nous nous attaquions, car tel fut ton défi; et je serais curieux d'éprouver contre toi qui je suis: les autres ne se mêleront pas de notre joute!

— Il me plaît qu'il en soit ainsi, hâleta Bjarni, déjà ensanglanté par plusieurs blessures.

Gunnar laissa tomber son grand manteau de fourrure et retira sa cotte de mailles. Il ne garda pour tout vêtement qu'une chemise de bure et des braies de gros vadmal. Il serra fortement ses bandes molletières et se noua la corde d'écorce de tilleul que lui tendit Bard autour des reins. Il assura le manche de sa hache au creux de la main et s'avança droit sur Bjarni.

— Prenez soin de votre maître et de ses compagnons pour que les bêtes ou les oiseaux ne lacèrent pas leurs charognes.

Sigurd la Truie s'approcha du corps sanglant de Bjarni et l'examina avec minutie.

— On dit que le coeur des hommes courageux est plus petit que celui des couards, fit-il de sa voix grinçante. On dit qu'il y a moins de sang dans un petit coeur que dans un grand et que la peur accompagne le sang du coeur. Que dirais-tu, Gunnar, si nous montrions le coeur de Bjarni à ces juments ? Il désigna du bout de l'épée les quelques survivants qui avaient peine à se tenir debout.



Paul Ohl

— La compensation pour un esclave vivant est de douze onces d'argent, ironisa Bjarni une fois Gunnar parvenu à sa portée. Un cent d'argent est tenu pour une somme suffisante en compensation du meurtre de Sküf... mais je me contenterai de trois cents aunes de vadmal ou de quatre vaches!

— Il n'y aura pas de prix pour les étalons sacrés, rétorqua Gunnar. Mais certainement que trois cents d'argent sera tenu pour une somme princière en compensation de ton meurtre!

Ils s'attaquèrent avec féroce et se battirent hache contre épée. Ils étaient habiles au maniement des armes l'un et l'autre, mais ce fut la hache de Gunnar qui prévalut. Frappant à coups redoublés, Gunnar déchaîna le bouclier de Bjarni avant d'assener à ce dernier le coup fatal. La force fut telle qu'elle ouvrit la cage thoracique de Bjarni et lui mit les poumons à nu. Pendant quelques instants, les deux lobes battirent comme des ailes dans l'ultime halètement de la victime. Le jarl contempla la dépouille de son adversaire et murmura: « Voici que l'aigle de sang est sculpté à la gloire de Freyr. » Puis il se tourna vers les survivants du clan de Bjarni et leur dit:

— Prenez soin de votre maître et de ses compagnons pour que les bêtes ou les oiseaux ne lacèrent pas leurs charognes.

Sigurd la Truie s'approcha du corps sanglant de Bjarni et l'examina avec minutie.

— On dit que le coeur des hommes courageux est plus petit que celui des couards, fit-il de sa voix grinçante. On dit qu'il y a moins de sang dans un petit coeur que dans un grand et que la peur accompagne le sang du coeur. Que dirais-tu, Gunnar, si nous montrions le coeur de Bjarni à ces juments ? Il désigna du bout de l'épée les quelques survivants qui avaient peine à se tenir debout.

Eduardo Mendoza

LA VILLE DES PRODIGES

Élu «meilleur livre de l'année 1988» par la rédaction de LIRE

Traduit de l'espagnol par O. Rolin

Editions du Seuil



**Un livre étonnant,
un livre événement.**

Un fascinant voyage à l'intérieur
de la science moderne.

STEPHEN HAWKING
UNE BRÈVE HISTOIRE DU TEMPS
Du big bang aux trous noirs

Stephen Hawking, ce savant exceptionnellement doué, semble capable de réaliser le rêve d'Einstein, la résolution de cette énigme qui hante l'humanité: l'origine du monde.

flammarion